

relations

octobre 1998 3,95\$ no 644

Julien Harvey, s.j.

**homme de foi,
homme du pays**



relations

La revue *Relations* est publiée par le Centre justice et foi, sous la responsabilité de membres de la Compagnie de Jésus et d'une équipe de chrétiens et de chrétiennes engagés dans la promotion de la justice.

DIRECTRICE
Carolyn Sharp

SECRÉTAIRE À LA RÉDACTION
Anne-Marie Aitken

ASSISTANT À LA RÉDACTION
Fernand Jutras

COMITÉ DE RÉDACTION

Gregory Baum, Dominique Boisvert,
Normand Breault, Céline Dubé, Joseph
Giguère, Marie-Paule Malouin, Guy
Païement, Francine Tardif

COLLABORATEURS

André Beauchamp, Michel Beaudin,
Jean-Marc Biron, Jacques L. Boucher,
René Boudreault, Raymonde Bourque,
Guy Dufresne, Jean-Marc Éla, Vivian
Labrie, Jean Pichette, Jean-Paul
Rouleau

BUREAUX

25, rue Jarry ouest
Montréal H2P 1S6
tél.: (514) 387-2541
téléc.: (514) 387-0206

ABONNEMENTS
Hélène Desmarais

10 numéros (un an): 28,00\$ (taxes incl.)
Deux ans: 49,00\$ (taxes incl.)
À l'étranger: 29,00\$
Abonnement de soutien: 75,00\$
Visa et Mastercard acceptés

TPS: R119003952
TVQ: 1006003784

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans *Repères* et dans l'*Index de périodiques canadiens*, publication de Info Globe. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

ISSN 0034-3781

On peut se procurer le microfilm des années complètes en s'adressant à *University Microfilm*, 300 North Zeeb Road, Ann Arbor Michigan 48106-1346 USA.

Envoi de publication - Enregistrement no 0143

La récente décision de la Cour suprême du Canada sur le renvoi constitutionnel aura fait couler beaucoup d'encre. Le gouvernement Chrétien en attendait une arme contre le projet souverainiste, mais la Cour a reconnu 1) la divisibilité du Canada, 2) la légitimité d'une démarche démocratique menant à la souveraineté du Québec et 3) la nécessité d'entreprendre des négociations si une majorité de Québécois optait clairement pour l'indépendance.

Dans une telle éventualité, le souci de la paix sociale et le respect du bien commun imposeraient au Québec et au Canada de s'asseoir pour négocier. C'est là une vérité élémentaire. De même, le simple bon sens exige que ces négociations soient menées de bonne foi: au lieu de s'acharner à «faire payer» «l'adversaire», il faudra faire en sorte que les différentes parties sortent gagnantes de cet exercice.

NÉGOCIÉ

Du côté québécois, on ne pourrait donc pas se comporter comme si la souveraineté du Québec était sans conséquence pour l'avenir du Canada anglais. D'ailleurs, les meilleurs penseurs souverainistes ont toujours admis la chose. Mais ne versons pas dans l'angélisme. Comme le dit la Cour, ces négociations seraient difficiles tant sur le plan politique que sur le plan affectif. Il faut s'attendre à ce qu'une certaine combativité colore les discussions. Saura-t-on faire le départ entre la combativité honnête et l'agressivité malsaine? La feuille de route du parti libéral du Canada et le ton du ministre Stéphane Dion, en particulier, ont de quoi nous laisser perplexes.

La Cour parle peu d'une obstruction systématique entraînant l'échec des négociations. Il serait inadmissible que le gouvernement canadien recoure à pareille stratégie pour imposer le statu quo contre la volonté démocratique du peuple québécois. Nous croyons donc que le Canada «anglais» a le devoir de se doter d'un gouvernement capable de négocier dans la dignité.

Si la Cour est si peu loquace à ce sujet, n'est-ce pas qu'elle s'inspire d'une certaine relecture politique de l'histoire canadienne? Prenant à son compte la position de *l'amicus curiae* à l'effet que le peuple québécois n'est pas un peuple opprimé, la Cour semble oublier que ce peuple continue de subir un rapport de force inégalitaire, rapport de force dont la constitution de 1982 n'est que la dernière manifestation. Cette expérience de subordination au sein de la Confédération n'a cessé d'alimenter l'idée de la souveraineté du Québec et, n'en déplaise à ceux et celles qui voudraient qu'on cesse d'en parler, cette idée continuera de faire son chemin tant que persistera l'inégalité. D'ailleurs, si la revue *Relations* insiste tant sur le respect des droits des Québécois anglophones, ce n'est pas au nom d'un quelconque principe «canadien» du respect des minorités, mais précisément parce que nous souhaitons faire mieux.

Dès 1979, les évêques québécois soulignaient l'importance de tenir compte des droits des peuples autochtones dans tout processus d'accès à la souveraineté du Québec. Depuis le référendum de 1980, *Relations* est revenue à plusieurs reprises sur cet enjeu fondamental. Nous nous réjouissons donc que la Cour en confirme l'importance, mais nous regrettons l'ambiguïté qui demeure: qui représentera ces intérêts? La question autochtone, comme la question québécoise, en est une d'autodétermination, et personne ne peut négocier au nom et à la place d'un peuple, sans avoir été dûment mandaté pour le faire. Cette exigence rend plus complexe la démarche menant à la souveraineté? Sans doute, mais nous ne pouvons pas plus ignorer l'injustice engendrée par l'exclusion centenaire des peuples autochtones du processus politique, que nous résoudre à la voir se perpétuer au sein d'un Québec souverain.

Carolyn Sharp

face à l'actualité

avec Normand Breault, Guy Dufresne,
Gérard Laverdure et Gisèle Turcot

DE L'IMPORTANCE D'UNE OPPOSITION FORTE

**Y a-t-il un candidat à la mairie de Montréal
qui accepterait de jouer le rôle de chef de l'opposition ?**

Le 1^{er} novembre prochain, les citoyennes et les citoyens de Montréal vont élire le maire de la ville et les conseillers municipaux. Les candidats à la mairie auront eu l'occasion de manifester leur intérêt pour Montréal, pourtant un seul sera élu maire. Que feront les perdants de la course à la mairie ? Accepteront-ils de remplir le difficile, mais nécessaire devoir d'opposition ? Le maire sortant, avec ses forces et ses faiblesses, aurait sans doute été un meilleur maire si une opposition organisée, au sein du Conseil municipal, l'avait conduit à manifester davantage ses qualités. Parmi tous les candidats à la mairie de Montréal, qui donc s'intéresse suffisamment à la ville pour accepter de diriger l'opposition au Conseil municipal ?

Il y a dans le processus électoral au moins deux exigences démocratiques fondamentales : l'élection libre des dirigeants politiques, mais aussi l'existence d'une opposition organisée qui puisse surveiller et critiquer les dirigeants, et offrir d'autres options aux électeurs. Le décideur politique qui doit faire face à une opposition organisée est un meilleur dirigeant. Ce rôle d'opposition doit être assumé si l'on veut protéger les citoyens de l'arbitraire des dirigeants et contribuer à l'amélioration des rapports gouvernants-gouvernés. Mais l'histoire récente nous apprend que les

candidats à la mairie sont peu ou pas intéressés par ce rôle ingrat. C'est sans doute pourquoi nous assistons à une course d'entrepreneurs politiques, qui s'éclipseront rapidement en cas de défaite, laissant le gagnant gouverner seul.

Règle générale, l'opposition se compose des partis politiques minoritaires qui s'opposent à l'équipe au pouvoir. Ces partis ont un rôle de surveillance et de critique des actions des dirigeants, ainsi qu'un rôle d'information auprès de la population. Ces deux rôles sont essentiels à la vie démocratique. Depuis plus d'un an (août 1997), l'opposition est majoritaire au Conseil municipal de Montréal, mais on ne peut que constater son éclatement en de nombreuses factions, son manque de cohésion et d'orientation politique, en un mot, son manque de direction. C'est dire qu'une opposition forte dépend moins du nombre de ses membres que de la qualité de son leadership et de son organisation.

Pour les candidats à la mairie de Montréal, le choix n'est plus de gagner ou de disparaître de la scène politique municipale. Depuis 1978, un candidat à la mairie peut se présenter avec un colistier à la charge de conseiller, ainsi il peut être élu à l'un ou l'autre poste. Ce dispositif permet aux candidats de siéger au Conseil municipal en cas de défaite comme maire, et ainsi diriger l'action d'opposition des élus de leur parti. Rappelons que sui-

te à l'élection de 1994, Jean Doré avait renoncé à diriger l'opposition, même après avoir été proclamé élu en lieu et place de sa colistière Thérèse Daviau (la loi électorale fut amendée pour permettre le retrait du candidat défait). L'administration Bourque a pu ainsi diriger la ville en n'ayant comme principale opposition que ses propres membres! On connaît également la série de déboires du Rassemblement des Citoyens de Montréal. En fait, l'absence d'une réelle opposition sur la scène politique municipale montréalaise semble favoriser la formation de partis politiques opportunistes en situation électorale, comme Vision Montréal constitué l'année même de sa victoire (1994). Et ce type de formation politique disparaît généralement en cas de défaite. Qui se souvient, par exemple, du Parti des Montréalais de Jérôme Choquette en 1994?

Le rôle d'opposition est une nécessité démocratique; il manifeste la confiance raisonnable que les citoyennes et les citoyens placent dans leurs dirigeants. Gérard Bergeron¹ rappelle que «l'opposition la plus simple à saisir est celle du langage parlementaire courant. Elle se dégage du principe de la représentation électorale». L'élection demeure un double processus qui permet de choisir les dirigeants et en même temps d'imposer une limite à leur action. Mais Jacques T. Godbout² fait remarquer que si «la

fonction première du mécanisme d'opposition était de réduire le plus possible les risques d'une action néfaste des gouvernants envers les communautés locales, elle devient maintenant, au contraire, celle de trouver un système qui fournit les meilleurs gouvernements possibles». Le rôle d'opposition permet ainsi de faire un certain apprentissage du rôle de gouvernant; c'est pourquoi on ne peut que s'inquiéter de la quasi-disparition d'un véritable parti politique municipal au profit de formations politiques opportunistes.

Pour que l'élection du 1^{er} novembre marque un réel progrès démocratique pour Montréal, il faut souhaiter un équilibre dynamique, au sein du Conseil municipal, entre le pouvoir des dirigeants et celui d'une opposition forte. Qui donc parmi les candidats à la mairie est prêt à diriger l'opposition? Celui-là mériterait d'être maire, un jour. ■

Guy Dufresne

Étudiant au doctorat en science politique

1. Bergeron, Gérard, *L'État en fonctionnement*, Ste-Foy/Paris, Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, 1993, p. 69.
2. Godbout, Jacques T., *La démocratie des usagers*, Montréal, Boréal, 1987, p. 65.

QUEL AVENIR POUR LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES?

**Quand on n'a plus rien à perdre,
l'imagination vient à la rescousse de la vie...**

Réunis en congrès national à Sainte-Adèle, Québec, du 4 au 8 juin 1998, environ 450 responsables de congrégations religieuses canadiennes tant masculines que féminines ont palabré à partir de leurs propres questions et préoccupations, sans assister à une seule conférence. On avait baptisé cet exercice collectif «Écouter des voix. Ouvrir la voie». Il fallait un certain courage pour reprendre la route, maintes fois empruntée, d'un discernement sur le présent et l'avenir de la vie religieuse au tournant du troisième millénaire.

Un avenir plus qu'incertain. À vue humaine, les courbes démographiques annoncent, depuis une trentaine d'années, le déclin inéluctable des formes canoniques instituées au cours des siècles pour donner corps à la suite de Jésus. Les dernières statistiques recueillies par la Conférence religieuse canadienne (CRC) indiquent, pour cette période, une diminution de 50% des effectifs et un taux extrêmement faible de recrutement au pays, tant chez les instituteurs de frères et de soeurs que dans les congrégations cléricales (religieux prêtres). Faut-il pour autant désespérer et se résigner à la fatalité?

Rien n'est moins sûr. D'un côté, quelques thèmes d'ateliers proposés à ce congrès en disent long sur le réalisme tenace des participants. Quelle spiritualité demande l'exercice du leadership aujourd'hui? Comment maintenir vive la flamme de la mission dans une communauté vieillissante? Nous serons de moins en moins nombreux, et plus pauvres, et alors...? Quelles règles d'éthique suivre lorsque nos responsabilités d'employeur paraissent entrer en conflit avec les ressources disponibles? Bref, com-

ment résoudre sans s'y perdre les problèmes courants (ce qu'un responsable appela «le merdier quotidien»), dans un monde religieux toujours fasciné par l'utopie évangélique?

Mais le réalisme ne tue pas le rêve, et on a exploré des questions relevant d'un autre registre. Comment dire Dieu dans une culture qui le confine dans l'anonymat? Quelles formes alternatives de vie religieuse imaginer, par exemple en remplaçant les vœux traditionnels de pauvreté, chasteté, obéissance, par un vœu de non-violence? Comment exprimer notre solidarité avec les plus pauvres, voire comment mondialiser la solidarité à l'heure de la mondialisation de l'économie? Dans quelle mesure utiliser notre pouvoir corporatif pour infléchir les politiques des entreprises dans le sens du respect de l'environnement et de la justice sociale?

À souligner en rouge: le processus d'inculturation de la mission évangélique dans une ère néo-libérale. Religieux et religieuses – même parvenus à l'âge de la retraite – s'exercent à intervenir dans un monde qui change, où les rapports se mondialisent, où le pouvoir quitte le terrain local pour loger à des enseignes transnationales. Ce contexte économique et social encourage à ne rien négliger pour que les pauvres, ceux et celles à qui Jésus de Nazareth nous envoie porter la Bonne Nouvelle, aient des défenseurs et des alliés intelligents. Du genre des auteurs de l'ouvrage intitulé «Une soupe au caillou», publié par les soins de la CRC pour offrir une analyse socioculturelle et théologique du néo-libéralisme. Ou bien du genre de soeur Nicole Fournier, qui apparut sur nos écrans de télévision suite à l'explosion qui éventa l'Accueil Bonneau à Montréal, en juin dernier. À

visage découvert, les yeux pleins de compassion, elle affirmait néanmoins d'une voix tranquille que le nombre des individus qui ont besoin de cette oeuvre a considérablement augmenté depuis qu'on a modifié le régime de l'assurance-chômage...

Il y eut un temps de lamentations sur les pertes encourues dans les communautés religieuses. Ce temps est révolu. Les énergies qui restent, secondées par une dizaine de milliers de membres associés au Canada, sont canalisées sur plusieurs fronts : approfondissement de la spiritualité commune à plusieurs instituts, autour de quelques centres de spiritualité soutenus à plusieurs; participation missionnaire maintenue dans les autres continents, et même fondation de nouveaux postes de mission; approches renouvelées de la mission éducative, du travail pour la justice sociale, de la présence au monde de la santé et en pastorale jeunesse.

Notons également un intérêt croissant pour les technologies de la communication. Les jeunes naviguent sur Internet? On aura son site Web pour s'afficher encore vivant ou, comme l'a fait une religieuse, pour offrir un site d'information sur les nouveaux ministères (*Earth Ministries*) ou pour créer un forum de dialogue ouvert à tous les détenus, initiative d'un moine américain. On se servira aussi de ces instruments modernes comme d'outils de

pression pour faire entendre sa voix quand les droits humains les plus élémentaires sont bafoués, ici ou dans des pays qui font du commerce avec le nôtre, au Mexique par exemple.

Le rapport Dumont, en son temps, préconisait la stratégie du provisoire pour aider les chrétiens d'ici à passer «de l'héritage au projet». Il semble que les congrégations religieuses de ce pays empruntent justement ce chemin pour vivre jusqu'au bout leur mission. N'est-ce pas ce que Joan Chittister, bénédictine américaine, appelle «le temps du risque» (*Le feu sous les cendres*, Bellarmin, 1998)? Quand on n'a plus rien à perdre, l'imagination vient à la rescousse de la vie, surtout si on se met à l'écoute de l'Esprit du Dieu vivant qui parle au coeur.

Chose certaine, en fréquentant les sentiers de la solidarité humaine aux côtés d'un Dieu bien incarné, nous aurons plus de chances d'entrevoir les futurs horizons de la vie religieuse. Pas ses formes, peut-être. Mais après tout, pourquoi serions-nous si malheureux de nous trouver dans le cortège de Sarah et d'Abraham, qui partent avec une promesse au coeur, mais sans savoir où ils allaient? ■

Gisèle Turcot

Supérieure générale des Soeurs du Bon-Conseil

LE MARCHÉ AUX ESCLAVES

**Loin d'être disparu,
l'esclavage se porte bien, sous de nouveaux visages.**

Commémorer le passé servirait-il à occulter le présent? Nous rappelons l'abolition de la traite des Noirs, il y a 150 ans, en France. Nous sommes moins prompts à débusquer les formes modernes de l'esclavage, plus subtiles parfois mais non moins cruelles. L'esclavage se porte bien: il se construit sur la pauvreté, l'endettement, le désespoir et l'indifférence générale.

Faire l'éloge de l'esclavage, de la torture, comme d'autres font l'éloge aujourd'hui de l'économie néo-libérale, de la mondialisation des modèles aliénants? Cela me serait bien facile, tellement la culture marchande est omniprésente. Utiliser les autres comme une marchandise ou comme des objets jetables après usage, n'est-ce pas la clé de l'enrichissement rapide? Avoir des esclaves pour nous servir, répondre à tous nos désirs, quelle aubaine!

Sur une plage de la Méditerranée, raconte la journaliste Dominique Torrès, arrive un véhicule 4X4. Une famille en descend: un couple et trois enfants. Des gens bien, à l'aise. La femme et les enfants courent à la plage, sauf une petite fille d'une dizaine d'années qui n'ira pas. Elle, la petite domestique, va transporter et installer tout le bazar. Elle restera seule à l'écart en plein soleil, les autres sous leur parasol. Personne ne lui parle... Pourquoi s'émouvoir? C'est pratique courante dans beaucoup de pays.

Esclavage: état de ceux qui sont sous une domination

tyrannique. Esclave: personne de condition non libre, considérée comme un instrument économique pouvant être vendu ou acheté, et qui est sous la dépendance d'un maître (*Petit Larousse*, 1993). Intéressante aussi la définition du *Larousse* de 1926: «état ou condition d'un individu sur lequel s'exercent les attributs du droit de propriété ou certains d'entre eux». Esclavage rime avec exploitation, mépris, dépersonnalisation, humiliation, souvent aussi avec violence, torture, jusqu'au meurtre. L'esclavage est du genre féminin et concerne particulièrement les enfants.

Le mot évoque dans notre culture l'époque révolue de la traite des Noirs d'Afrique vers le continent américain. Si cette pratique a presque disparu sous sa forme traditionnelle, chaînes aux pieds, elle s'est modernisée. Selon la journaliste française Dominique Torrès, qui poursuit ses recherches depuis dix ans sur la question, la réalité de l'esclavage prend aujourd'hui de nouveaux visages: «descendants d'anciens captifs qui appartiennent aujourd'hui à un maître (Afrique et Asie surtout)... anciens petits propriétaires endettés, spoliés de tous leurs biens, condamnés à travailler leur vie entière – et leurs enfants après eux (Inde, Pakistan, Brésil)... enfants privés d'enfance et livrés aux employeurs marrons de l'artisanat, de l'industrie ou de l'agriculture... domestiques sans identité légale... employés migrants embauchés loin de leurs pays, privés de papiers et corvéables à volonté!».

L'esclavage pour dettes touche aussi l'Amérique latine (Guatemala, Colombie, Brésil). Les employés domestiques traités en esclaves se retrouvent dans un grand nombre de pays, des émirats du Golfe Persique à l'Europe, en passant par le Liban. Les femmes viennent des Philippines, d'Asie et d'Afrique. C'est

1. Torrès Dominique, *Esclaves, 200 millions d'esclaves aujourd'hui*, Paris, Phébus, 1996; p. 190. Excellent dossier sur le sujet.

tout un monde entouré de discrétion et de silence. Il y a beaucoup de domestiques étrangères au Canada... En Chine, l'esclavage prend la forme des *laogai*, immenses prisons où opposants politiques et prisonniers de droit commun sont affamés et battus pour de meilleurs rendements². Les conditions de travail dans les zones franches et dans de nombreuses usines et filiales d'entreprises transnationales s'apparentent à l'esclavage³. Enfin l'esclavage sexuel de la prostitution des femmes et des enfants⁴ entraînés de force dans ce commerce dégradant pour les touristes et les réseaux de pédophilie aux ramifications mondiales se développe rapidement. Sans compter les femmes que l'appauvrissement y pousse à contre-cœur.

On a vu dernièrement que des magistrats, des politiciens et des policiers y étaient mêlés... Le marché de l'esclavage est florissant et ses conditions pires qu'au siècle dernier. On y investit des milliards par courtiers en placements interposés, sans le savoir et sans vouloir le savoir. Si notre justice ne dépasse pas celle des gens d'affaires et des politiciens...

Après avoir exploré plus d'une centaine de sites sur l'Internet, je vois qu'il y a de nombreuses organisations qui luttent encore aujourd'hui contre l'esclavage, dont Anti-Slavery International⁵ (ASI). On ne peut lutter contre cette abomination qu'en groupes

organisés et en réseaux reliés mondialement. Car pour agir intelligemment et efficacement, il faut être bien informé. Devant l'esclavage et la torture, l'exploitation et les humiliations, pouvons-nous nous taire et mener une petite vie tranquille? Si nous nous taisons, Dieu fera crier les enfants et les pierres à notre place. ■

Gérard Laverdure

Association des chrétiens pour l'abolition de la torture (ACAT)

2. *Idem.*, p. 17.

3. Selon le texte de Pedro Ortega Méndez, secrétaire général de la Fédération textile, vêtements, cuirs et peaux – CST du Nicaragua, *L'esclavage moderne: les zones franches* (4 mai 1997 – traduit par DIAL).

4. 100 millions d'enfants seraient asservis, dont 20 millions vendus par leurs parents, selon le Bureau international du Travail; 200 millions de personnes vivraient dans la servitude, selon l'ONU (1994).

5. Anti-Slavery-International, la plus vieille organisation de défense des droits humains (1848) basée à Londres. Courriel électronique: «antislavery@gn.apc.org». On peut devenir membre et agir avec eux pour 40 livres/année. Sur Internet, demandez «slavery», ou «esclavage» à un chercheur pour trouver des sites. - *Le Nouvel Observateur* no 1737 (19 au 25 février 1998) consacre son dossier à l'esclavage.

COLOMBIE: LA VIOLENCE QUI SE RAFFINE

On s'en prend non seulement aux défenseurs des droits, mais à leur famille.

Depuis trop longtemps, la Colombie est devenue un pays de violence, de violation des droits humains, d'exploitation des petites gens coincées entre le gouvernement, les guérillas, les narcotraficants et les paramilitaires à la solde des grands propriétaires. Plusieurs individus appartiennent à plus d'un de ces groupes. Et nombreux sont ceux qui restent impunis, même si leur responsabilité personnelle a été sûrement établie. Mme Beatriz Jaramillo, du Comité permanent de défense des droits humains Hector Abad Gomez, déclarait, en juin dernier, qu'on assiste aujourd'hui, en Colombie, à une recrudescence et à un raffinement dans la violence et la violation des droits humains.

Traditionnellement, les paysans et les petits travailleurs qui défendent collectivement leur droit de manger, d'avoir un toit et de pouvoir élever leur famille, ont été la cible des pouvoirs en place, qui ne se sont jamais privés de les intimider, de les enlever et même de les faire disparaître.

Puis on s'est attaqué à des membres de la classe moyenne ou même de la bourgeoisie qui, pour des raisons humanitaires ou très souvent religieuses, s'étaient portés à la défense de ces victimes et de leurs droits. Avocats, prêtres, chefs syndicaux..., ont connu persécution, menaces de mort. Certains ont même été assassinés, alors que d'autres ont dû trouver refuge à l'étranger.

Invitée par Développement et Paix, Beatriz Jaramillo est venue mettre en lumière l'escalade dans la violation des droits et dans la lutte des puissants contre ceux et celles qui travaillent à l'avènement d'une société juste. On s'en prend maintenant aux proches de ces militants. Quelqu'un se porte à la défense des paysans, des pauvres dont les droits sont bafoués; on ne s'atta-

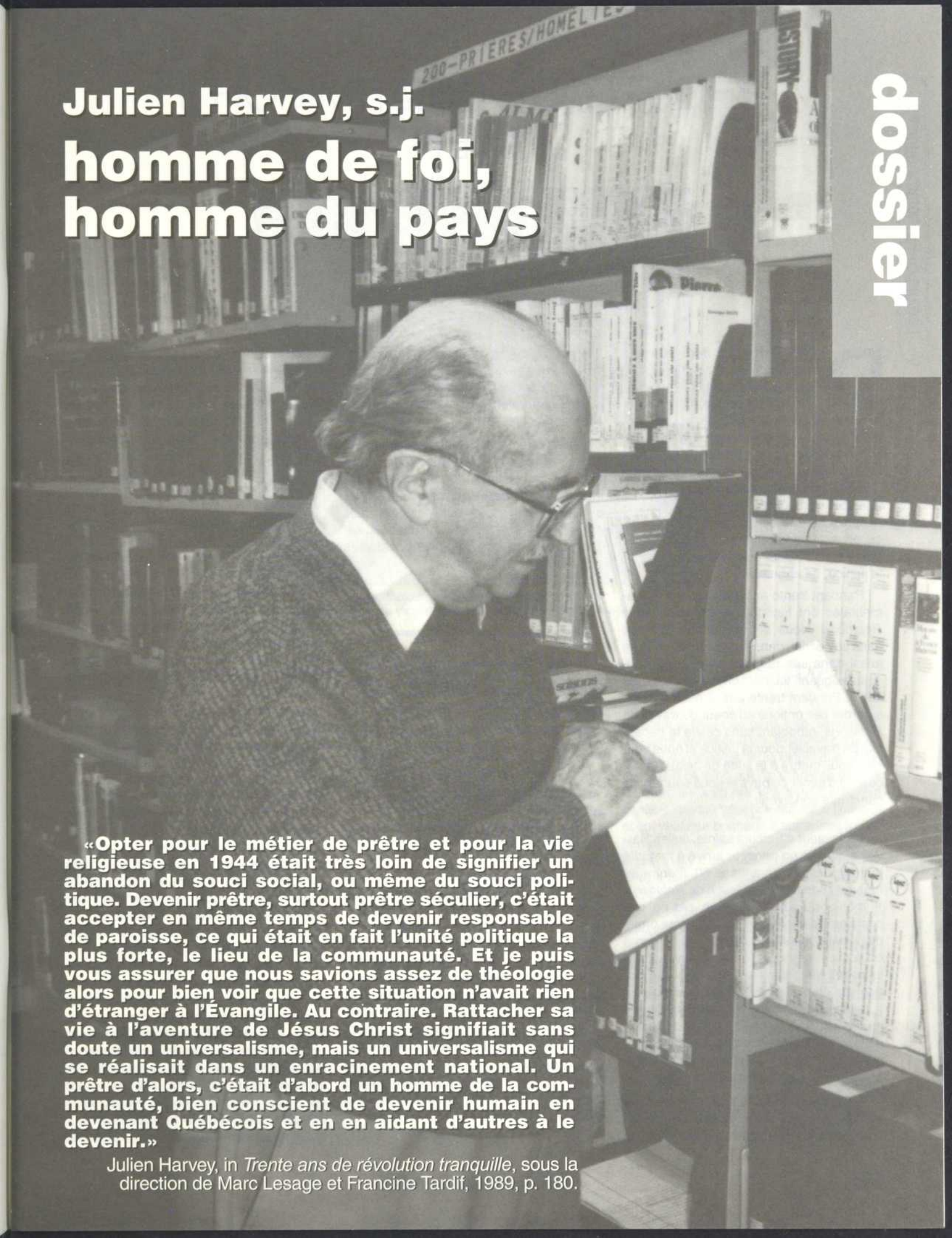
quera pas à lui ou à elle directement, mais on va molester sa femme, sa mère, ses enfants, etc... Menée de façon systématique, cette stratégie place le militant dans une situation intenable. Bien des personnes vouées à la défense des petits ont fait intérioriser le sacrifice de leur vie, mais elles ne veulent aucunement faire subir à d'autres les conséquences de leur engagement.

Devant cette montée de la violence et face à l'impunité dont jouissent beaucoup d'abuseurs, il est très difficile, uniquement de l'intérieur de la Colombie, de poursuivre et de gagner la lutte pour le respect des droits. Il faut un appui fort et soutenu de personnes, de groupes et même de gouvernements étrangers. Par exemple, des gens d'ici pourraient faire pression auprès du gouvernement du Canada pour qu'il demande au gouvernement colombien de nettoyer son armée de toutes les factions directement compromises avec les multiples groupes paramilitaires reconnus responsables d'abus de droits humains dans ce pays. Par ailleurs, le Comité chrétien pour la défense des droits humains en Amérique latine a développé un service d'interventions urgentes permettant de réagir rapidement à des cas patents de violation de droits, en écrivant aux personnes et aux pouvoirs concernés.

Les actions de ce genre n'ont jamais été plus nécessaires, comme nous oblige à le constater le témoignage vibrant de Beatriz Jaramillo, et ce à l'heure même où l'ONU s'apprête à célébrer, le 10 décembre, le cinquantième anniversaire de la Déclaration universelle des droits humains. ■

Normand Breault

Responsable des programmes, C/JF

A black and white photograph of Julien Harvey, a man with glasses and a dark sweater over a white collared shirt, looking down at an open book he is holding. He is standing in a library or bookstore, with tall shelves filled with books visible in the background. Some book spines are clearly visible, including one labeled '200-PRIERES/HOMELIES' and another 'Pierre'.

Julien Harvey, s.j. homme de foi, homme du pays

«Opter pour le métier de prêtre et pour la vie religieuse en 1944 était très loin de signifier un abandon du souci social, ou même du souci politique. Devenir prêtre, surtout prêtre séculier, c'était accepter en même temps de devenir responsable de paroisse, ce qui était en fait l'unité politique la plus forte, le lieu de la communauté. Et je puis vous assurer que nous savions assez de théologie alors pour bien voir que cette situation n'avait rien d'étranger à l'Évangile. Au contraire. Rattacher sa vie à l'aventure de Jésus Christ signifiait sans doute un universalisme, mais un universalisme qui se réalisait dans un enracinement national. Un prêtre d'alors, c'était d'abord un homme de la communauté, bien conscient de devenir humain en devenant Québécois et en aidant d'autres à le devenir.»

Julien Harvey, in *Trente ans de révolution tranquille*, sous la direction de Marc Lesage et Francine Tardif, 1989, p. 180.

QUE DIRAIT JULIEN?

par Carolyn Sharp

Devant la récente décision de la Cour suprême, il nous a été impossible de ne pas nous demander: «qu'est-ce que Julien en aurait dit?» Impossible aussi de mesurer notre chagrin de ne jamais savoir la réponse.

Le maître-penseur que nous avons eu le bonheur de côtoyer aurait, selon son habitude, lu, analysé et commenté cet avis à une vitesse foudroyante. Et il nous en aurait proposé une lecture fine et perspicace, où nous aurions reconnu ses valeurs de base: passion pour ce pays, parti pris pour la justice, foi enracinée...

Pendant trente ans, ces options fondamentales ont façonné sa participation à *Relations*. Nous en retrouvons la trace dans ses écrits, dans ses conseils, comme aussi dans ses rapports avec nous: toujours exigeant, toujours charitable, toujours fidèle. Pendant trente ans, il nous a aidés à garder ces options au coeur du travail de *Relations*, rappelant sans cesse la nécessité de travailler pour la justice si nous voulons nous mettre à la suite de Jésus, la nécessité d'aimer ce pays si nous souhaitons construire son avenir.

Professeur d'Écriture sainte, Julien Harvey était déjà un penseur arrivé à maturité quand, à la fin des années 60, il entra au nouveau comité de rédaction de *Relations*. Aumônier du refuge Meurling, ses options sociales étaient claires. Pour lui, tout projet de société digne de ce nom devait prendre en compte le besoin du plus pauvre. Il aura contribué d'ailleurs à inscrire cette option, qui était au coeur de la mission jésuite telle que définie par la Congrégation générale de 1974-75 (Julien y était délégué), dans la conscience évangélique de l'Église québécoise et canadienne comme dans le débat public sur l'avenir du Québec.

Nous reproduisons dans ce numéro «L'homme d'ici et le salut offert», un des premiers articles que Julien a publiés dans

les pages de *Relations*. Sa relecture, croyons-nous, vous donnera le plaisir de retrouver dans nos pages, pour une dernière fois, cette plume que vous avez beaucoup appréciée.

Mais notre choix n'obéit pas seulement à une nostalgie bien légitime. Vous verrez ressortir de cet article les thèmes qui ont balisé sa pensée et qui caractérisent ce qu'il laisse, non seulement à la revue, mais aussi à l'Église et à la société québécoise. Trente ans plus tard, la pertinence de ses propos s'impose toujours.

*Il rappelait sans cesse la
nécessité de travailler pour
la justice si nous voulons
nous mettre à la suite de
Jésus, la nécessité d'aimer
ce pays si nous souhaitons
construire son avenir.*

La vie, c'est-à-dire l'incarnation de ses options de fond, a amené Julien à abandonner une carrière universitaire, mais la réflexion et la recherche intellectuelle sont demeurées pour lui un souci constant. Il a choisi d'être vulgarisateur; écrire simplement, pour être lu et compris des gens ordinaires, ne fut jamais chez lui une manière de renoncer aux exigences de la pensée. Au contraire, il y puisait le motif et le moyen d'aiguiser sa vision, affirmant que l'analyse et la critique doivent nécessairement déboucher sur le souci du réel et la formulation de solutions viables.

Nous avons voulu, par une parole simple et chaleureuse, souligner la contribution remarquable de Julien Harvey. Guy Païement a accepté avec empressement de mettre par écrit l'homélie qu'il a prononcée lors des funérailles, texte qui nous fut demandé à plusieurs reprises. Des compagnons de route de Julien, André Beauchamp et Jean-Marc Dufort, nous parlent de l'homme, de son amour de la vie et de la générosité qui animait ses relations. Francine Tardif, Gregory Baum et Joseph Giguère, qui l'ont côtoyé au comité de rédaction, nous tracent un portrait du penseur engagé, de son amour du pays, de la vision ignatienne qui animait ses écrits. René Boudreault, Élisabeth Garant et Fernand Jutras nous donnent un aperçu de son travail quotidien, de son sens de la justice et de l'esprit de dialogue qui animaient ses engagements.

Ce portrait, nous le savons incomplet. Les articles que Julien a signés se dénombrent par centaines, dont 232 dans les seules pages de *Relations*. Il a siégé sur des dizaines de comités, de conseils, toujours prêt à donner un coup de main, gratuitement, à ceux et celles qui le consultaient (la résistance de Julien à l'idée de percevoir des honoraires fait d'ailleurs parti du folklore du Centre justice et foi). Il a mené des combats sur de nombreux fronts, inspiré dans cette action multiple par une vigoureuse unité d'esprit et une profonde cohérence. Trente-deux pages de revue ne sauraient contenir la vie d'un tel homme.

Devant la grandeur du personnage et de son oeuvre, nous espérons humblement que notre regard chaleureux, parfois intime, rendra justice à la profonde complicité qui le liait au lectorat de *Relations*, complicité dont les échos ne cessent, depuis six mois, de retentir à nos oreilles. Tous et toutes, sa présence dans ses pages et dans nos vies nous aura enrichis. Tous et toutes, nous aurons trouvé la route moins ardue pour avoir eu la chance de fréquenter Julien. ■

L'HOMME DES BÉATITUDES

par Guy Paiement

homme de foi, homme du pays



Photo prêtée par Mme Huguette Grenier

Julien a toujours gardé un engagement pastoral, entre autres comme vicaire dominical, dans une paroisse de St-Henri.

Guy Paiement, jésuite, est agent de recherche au Centre St-Pierre et membre de notre comité de rédaction. Cet article reprend l'homélie qu'il a prononcée en l'église St-Vincent-Ferrier, le 4 avril dernier, aux funérailles de Julien Harvey.

Le récit des Béatitudes que nous trouvons chez Luc a été l'objet de la méditation répétée de Julien Harvey: c'est pourquoi je l'ai choisi. Je voulais deviner la source où il allait boire, l'inspiration qui le faisait vivre et durer. Or, il s'agit d'un récit qui, à première vue, nous coupe le souffle. Il nous demande d'entrer dans un monde de paradoxes, et ce qu'il dit ne nous enferme pas dans un clos dont on pourrait rapidement faire le tour, mais nous ouvre, au contraire, des portes multiples et des perspectives inédites.

Luc a regroupé plusieurs affirmations qui remontent vraisemblablement à Jésus lui-même, et qu'il a pu prononcer à différentes étapes de sa vie. Elles empruntent aux promesses de bonheur qu'on retrouve à plusieurs endroits dans la Bible et comportent, en parallèle, des anticipations de malheurs pour ceux qui tardent à s'ouvrir à leur

prochain et donc à l'imprévu du Dieu vivant.

Pour faire comprendre le sens de ces paroles, Luc les situe au moment où Jésus vient de choisir ses disciples (6,12-16), donnant ainsi à entendre qu'il s'agit là d'une sorte de charte fondatrice pour ceux et celles qui voudront marcher avec lui, qui auront été touchés par sa passion et habités par son rêve.

Tout le monde des scribes s'entend pour dire que la grande passion du Galiléen était l'irruption imminente du Royaume de Dieu, la conviction que le Souffle subversif de Dieu était à l'oeuvre dans son pays traversé par les injustices des grands propriétaires terriens, la magouille des avocats pharisiens, la domination des consciences par la caste sacerdotale de Jérusalem, l'appauvrissement de la population pratiqué par les troupes d'occupation et avalisé par la cour d'Hérode.

Une source de joie

C'est à tous ces gens dépossédés de leur terre, endettés à vie, exploités dans les vignes, dominés par leurs élites, que Jésus s'identifie et avec qui il partage sa grande passion. Il y a en eux et autour d'eux, leur confie-t-il, une Présence qui est à l'oeuvre et qui veut leur bonheur. Il appartient à chacun de la voir, de l'accepter, de lui faire de la place. Il y a en eux une source qui chante et à laquelle il faut aller boire. Une fois qu'ils se seront mis en route pour la trouver, ils en sentiront la présence, ils en trouveront le jaillissement tranquille et découvriront la joie qu'elle procure, une joie qu'aucun pouvoir ne pourra leur ravir.

Mais pour y arriver, il les invite à ne pas accepter les règles des puissants, les jeux piégés de tous ceux qui nous dominent et nous exploitent. Quand quelqu'un te frappe sur la joue droite, il s'attend à ce que tu acceptes ses règles du jeu et que tu lui répliques en le frappant, toi aussi, sur la joue. Mais non, ne te laisse pas programmer par les règles qu'il veut t'imposer, retrouve plutôt ta liberté intérieure, ta source! Reprends

l'initiative sur ton propre terrain et tends l'autre joue! Si tu donnes seulement à celui qui t'a donné, que tu prêtes uniquement à celui qui fait de même, comment peux-tu sortir du jeu des seuls intérêts qui s'opposent, de la logique du marché où tout se

courait les bibliothèques. D'abord exégète brillant, puis supérieur de communauté avisé, il a été de plus en plus sensible aux déterminants sociaux de notre vie. Il a compris que des transformations politiques importantes devaient avoir lieu pour permettre à de plus en plus de personnes d'avoir leur place au soleil et de partager ce bonheur que tout le monde, en définitive, cherche et poursuit.

Ainsi, c'est en cherchant des conditions concrètes pour favoriser la promotion humaine de l'ensemble de la collectivité qu'il a pris fermement parti pour la souveraineté politique du pays. C'est aussi pour éviter aux nouveaux arrivants d'être laissés pour compte ou confinés à des ghettos qu'il a proposé à toute notre société cet objectif d'une culture publique commune, outil qui permettrait à tout le monde de vivre de façon conviviale tout en conservant les richesses particulières léguées par ses ancêtres. C'est encore ce souci de l'exclu qui l'a fait rechercher patiemment de nouvelles alliances avec les divers peuples autochtones. J'ajouterai que c'est en songeant à toutes ces femmes et autres personnes exclues qu'il connaissait que Julien se permettait d'être critique de tous ces fonctionnaires romains qui tentent d'enfermer le Souffle qui a traversé le dernier concile et qui continue encore de nous étonner.

Une source de liberté

Au fil des années, Julien n'a jamais renié ses solidarités ou ses amitiés. Il a maintenu les positions qu'il estimait justes et les a défendues. Mais il le faisait sans colère, dans le respect de ses adversaires, avec une générosité du coeur et de l'esprit qui donne de la saveur à son témoignage. Si nous sommes, aujourd'hui, rassemblés pour faire mémoire de ce grand chêne qui vient de tomber, c'est, bien sûr, pour évoquer ce qu'il a été pour nous et pour les autres. Il est normal d'évoquer notre tristesse et de la porter ensemble. Mais nous ferions injure à celui que nous aimons si nous ne faisons pas attention à cette source qui l'habitait, à sa passion pour une société qui fait de la place à tout le monde, à une économie qui demeure civilisée, dans la mesure où elle accepte sans cesse de se voir à partir des yeux de ceux et de celles qu'elle exclut.

Or, la chose est d'autant plus nécessai-

re que nous sommes de plus en plus programmés par les jeux du pouvoir. De mille et une façons, sournoisement, ils s'infiltrant en nous et nous susurrent que nous n'avons pas le choix. Nous serions donc manipulés à jamais par les puissants de ce monde? Les transformations mondiales qui se mettent en place seraient devenues autant de visages de la vieille Fatalité des anciens? Nos gouvernements n'ont vraiment plus le choix? La loi d'airain de l'économie, inéluctablement, devrait devenir la seule qui compte? À leur tour, les citoyens que nous sommes n'ont donc plus le choix: qu'ils se contentent d'être des consommateurs, s'ils ont de l'argent, pour faire rouler l'économie! Qu'ils deviennent les clients dociles des services publics s'ils ne peuvent pas suivre le grand jeu de *Monopoly* qui se met en place. À la limite, plus personne n'a le choix! Nous acceptons peu à peu d'être colonisés de l'intérieur. Programmés par les autres. Envieux de ce que possède le voisin et luttant farouchement pour avoir le même compte en banque, le même bungalow, la même voiture, la même piscine!

Faut-il pourtant nous rappeler que le grand rêve américain que nous avons poursuivi depuis trente ans s'est brisé? Que les jeunes se désespèrent de ne rien trouver d'autre que des parents frustrés qui courent après des bonheurs futiles? Que de plus en plus de personnes sont essouffées et cherchent autre chose? C'est alors que le message qui nourrissait Julien peut nous rejoindre. Oui, retrouver, sous les branches mortes et les arbres vermoulus, la source! Cette source qui est en nous et qui demeure la sève de ce qui se trouve en nous de meilleur! Cette source qui est en nous et qui vient de bien plus loin que nous, cette source qui jaillissait au coeur du Nazaréen et à laquelle Julien est allé boire.

Je voudrais terminer en évoquant une autre Béatitude. C'est la dernière en date et elle se trouve dans l'évangile de Jean. Après avoir lavé les pieds de ses disciples, Jésus leur a demandé de conserver vivante sa mémoire *en sortant de table*, comme il l'avait fait. De regarder, en somme, toute table, la table de l'avoir, la table du pouvoir, la table du savoir en empruntant les yeux de celui qui n'est pas à table et qui en souffre. Et il a terminé sa demande en leur promettant du bonheur: «Heureux, bien heureux serez-vous, si, du moins, vous la mettez en pratique!» (Jean 13,17).

Tel pourrait être le testament de Julien; tel est à tout le moins, son témoignage fraternel. ■

*Il a maintenu les positions
qu'il estimait justes
et les a défendues.
Mais sans colère, dans le
respect de ses adversaires,
avec une générosité
du coeur et de l'esprit
qui donne de la saveur
à son témoignage.*

vend et tout s'achète? Comment peux-tu faire confiance à cette dignité que tu partages avec l'autre?

Comment faire grandir cette humanité qui nous est commune et qui est comme cette eau de source qui ne s'épuise pas quand on la boit à plusieurs? Oui, vous serez heureux, votre faim et votre soif de joie seront apaisées, vous ne craignez plus ceux qui veulent vous ratatiner ou vous marginaliser si, du moins, vous faites confiance à cette source qui est en vous et si vous acceptez d'aller y boire! Et alors, un jour, vous constaterez avec surprise et admiration que vous avez peut-être des complicités avec le Très-Haut, comme un fils ou une fille qui se découvre des attitudes ou des valeurs qu'il partage avec l'un ou l'autre de ses parents.

Julien a visiblement été inspiré par ce vieux récit. Il a même écrit que Jésus n'était pas un rêveur et que les Béatitudes comportaient des pistes stimulantes pour la transformation de notre société. Année après année, dans ses recherches, ses contacts, ses écrits, il a cherché des traductions viables de ce qu'il appelait avec d'autres la Charte du Royaume.

Pensez seulement aux pauvres, et plus précisément à ses amis de Saint-Henri avec qui il aimait s'entretenir, à tous ces itinérants du Refuge Meurling qu'il appelait affectueusement ses «chums». C'est avec eux et avec beaucoup d'autres, en les portant en lui, en prenant leurs yeux, leur point de vue, qu'il lisait le journal du matin ou par-

MAÎTRE-PENSEUR DE NOTRE IDENTITÉ NATIONALE

par Joseph Giguère¹

homme de foi, homme du pays

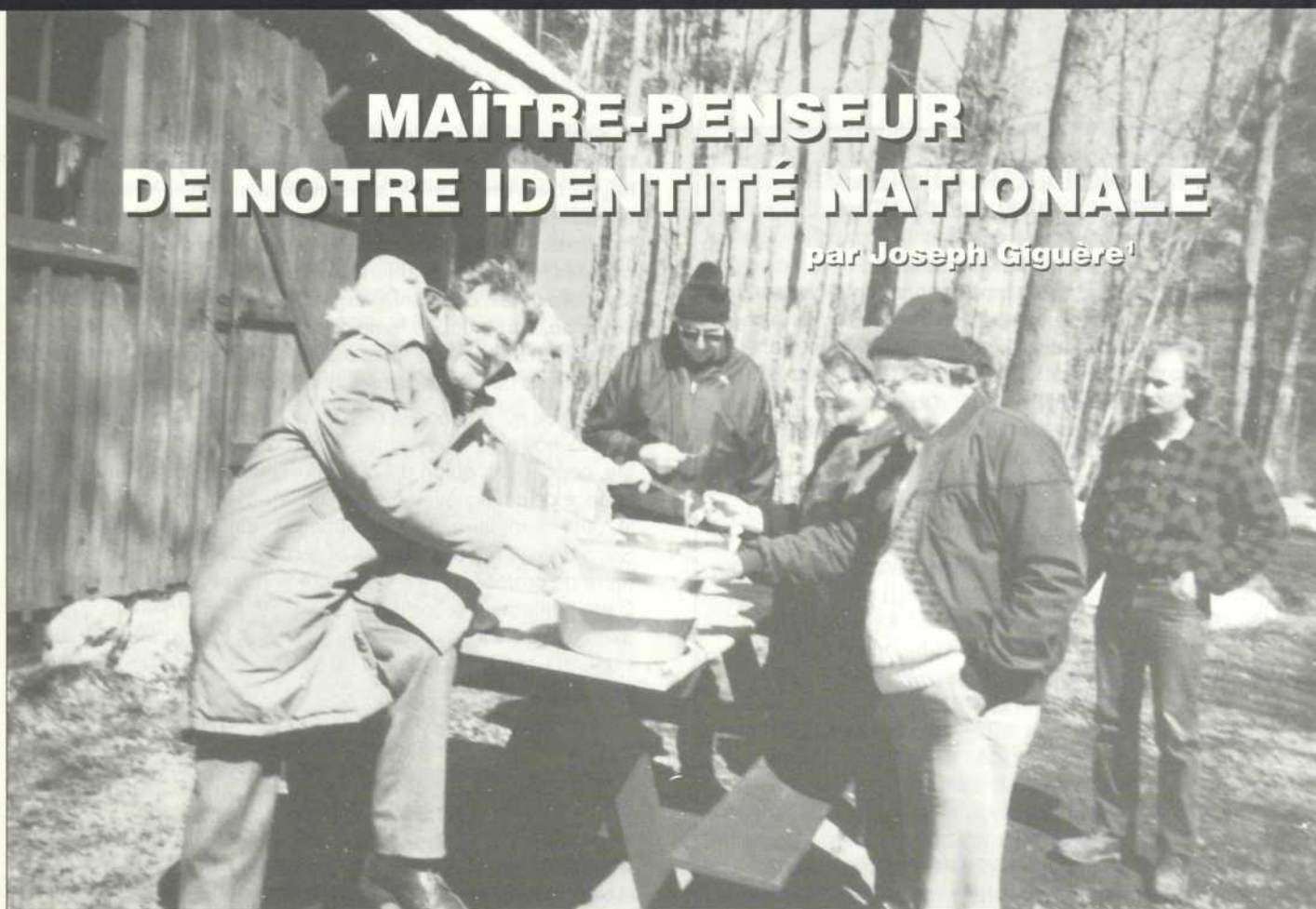


Photo prêtée par Mme Thérèse Bangueret

Entouré de quelques amis, Julien fait découvrir à un visiteur étranger les joies de la cabane à sucre.

Il y a des vies sinueuses, pleines de bouleversements et de dérapages; et il y en a d'autres qui apparaissent comme de lumineuses trajectoires rectilignes, ainsi la vie de Julien Harvey. Elle a suivi son cours dans une mouvance limpide aux reflets rieurs comme la nappe tranquille et scintillante de la rivière du Moulin au bord de laquelle il est né et a grandi.

Plutôt robuste physiquement et d'une intelligence insatiable, ses études classiques au petit séminaire de Chicoutimi ont laissé le souvenir d'une étoile filante aux bras toujours chargés de livres qu'il consommait avec une avidité concentrée². Études au terme desquelles il est entré directement chez les Jésuites pour devenir, comme il se devait, un prêtre miséricordieux et un savant merveilleux.

Ce savant, que j'ai connu plus immédiatement quand je me suis joint à l'équipe de *Relations*, au détour des années 90, a

pendant quelque temps constitué pour moi une sorte d'énigme. À mes yeux, il savait tellement tout que parfois je me demandais presque si ce n'était pas par bonté qu'il se laissait interpellé le plus sérieusement du monde jusque par les moindres questionnements surgis de l'effervescence de nos discussions. Plus généralement, j'étais fasciné et impressionné de voir ce maître-penseur, tel un ouvrier humble, loyal et consciencieux, repérer, décortiquer et absorber livres, rapports et documents de toutes sortes pour ensuite, avec une fidélité absolue, confier aux pages de la revue le meilleur de ses réflexions et de ses travaux.

Ce qui m'a le plus aidé à me sentir à l'aise dans l'entourage de ce géant a été de constater progressivement qu'il suffisait de trois petites lettres familières pour exprimer ce qui semblait être le centre de gravité de sa démarche intellectuelle: celles qui composent l'adverbe *ici*. Formulant interrogations et pistes nouvelles pour l'Église locale, signalant des voies à notre aventure comme peuple, traçant des entrelacs de structures conviviales destinées à favoriser l'intégration des personnes immigrantes, proposant des stratégies pour notre système d'éducation, élaborant des modèles culturels propres à notre société, recherchant constamment l'équation entre l'universalisme et un humanisme qui fût une authentique expression de nous-mêmes... il dessinait et redessinait, en les perfectionnant sans arrêt, des perspectives, des formes, des projets, de «l'espoir expérimentable», selon ses propres mots³, pour enraciner l'espérance des gens d'ici.

Je me suis souvent questionné, dans les premiers temps de ma proximité avec Julien, sur ce qui avait attaché au ciel québécois ce météore étincelant qui, à l'instar de bien d'autres, aurait pu filer une brillante carrière internationale. Aujourd'hui, après

1. L'auteur est directeur du Centre St-Pierre et membre de notre comité de rédaction.
2. Je remercie monsieur Guy Harvey, le frère de Julien, qui m'a fourni des informations sur l'enfance de son grand frère à Rivière-du-Moulin et au petit séminaire de Chicoutimi, et qui a accepté de relire mon article.
3. «L'espérance et les espoirs au Québec», *Relations*, juin 1971, p. 167.

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE JULIEN HARVEY

23 juil. 1923	Naissance à Chicoutimi
1935-1944	Études secondaires et collégiales au petit séminaire de Chicoutimi
7 sept. 1944	Entrée chez les Jésuites, à Montréal
1950	MA en Philosophie (Facultés S.J., Montréal)
1951-53	Professeur de grec au Collège Ste-Marie, Montréal
21 juin 1956	Ordination sacerdotale à Montréal
1957	MA en Théologie (Facultés S.J., Montréal)
1958	MA en Études orientales (Univ. Johns Hopkins, Baltimore, MD)
2 fév. 1961	Profession des derniers vœux (Rome)
1967	DSS (Institut biblique pontifical, Rome)
1962-1976	- Professeur d'exégèse, de théologie biblique, d'orientalisme et de langues bibliques aux Facultés jésuites, de 1961 à 1968, et à l'Université de Montréal, de 1967 à 1976 - Professeur invité à l'Université McGill et à l'Université Grégorienne de Rome - Animateur à Télé-Métropole («Le temps s'ouvre»), et à Radio-Canada («Dialogue»)
1962-1977	Aumônier du Refuge Meurling
1969-75; 81-98	Rédacteur à la revue <i>Relations</i>
1971	DD Honoris causa (United Theological College, Univ. McGill)
1971	Théologien-conseil des évêques du Canada au Synode romain
1974-1980	Supérieur provincial des Jésuites du Canada français
1976-1980	Président de la Conférence religieuse canadienne
1980-1995	Vicaire à la paroisse Ste-Élisabeth (dans le quartier St-Henri)
1980-1998	Vice-président du Centre de plein air Marie-Paule
1983-1990	Directeur du Centre justice et foi
1985-1988	Membre du Conseil des communautés culturelles et de l'immigration
31 mars 1998	Décès à Montréal

quelques années de l'osmose qu'entraîne la vie d'un comité de rédaction, je me demande comment j'ai pu me poser une question dont la réponse est si évidente.

Julien n'affichait pas un nationalisme déclaratif et exubérant. Sage, et ayant été échaudé à quelques occasions, il n'avait pas tendance à décliner gratuitement et à chaque instant son identité québécoise. Mais il avait le pays enraciné tellement creux au fond de lui-même, tellement étroitement mêlé à son être intime et originel, qu'il ne fallait que bien peu de temps à son contact, quand on gardait disponibles les vibrations du cœur et de l'esprit, pour entendre le chant puissant de cette appartenance.

Cette espèce de certitude intérieure qu'il avait du pays lui venait-elle d'avoir germé et poussé dans le «royaume du Saguenay»? De Marie-Louise, sa mère, institutrice et femme d'idées, qui à l'époque de la Seconde Guerre animait la vie du foyer en fredonnant des chants de la résistance française? Du contact avec les habitants qui amenaient leurs billots au moulin à scie de son père Jules, où il travaillait tous les étés? De son cours classique où, comme il en témoignait au colloque sur le bilan de la Révolution tranquille, il fut marqué par des «hommes passionnés d'histoire et de traditions nationales, comme Victor Tremblay⁴»?

Tout ce qui précède et bien d'autres choses encore ont de toute évidence nourri les racines de sa conscience identitaire. Il semble, cependant, qu'on doive entourer d'un halo plus intense l'influence de cet écosystème particulièrement fécond qu'était alors le petit séminaire de Chicoutimi. C'est là que Félix-Antoine Savard avait fait ses études et qu'un peu plus tard, depuis son antre de professeur, il a engendré son Menaud Maître-Draveur. C'est également à partir de cette institution régionale que s'est exercé, pendant de nombreuses années, le rayonnement de Mgr Eugène Lapointe, fondateur du syndicalisme catholique au Québec. Ce vivier intellectuel des fils du «royaume», où l'adolescent Julien était «quart-pensionnaire⁵», était animé par des prêtres enseignants au nationalisme extraverti qui semble avoir laissé des traits incandescents dans l'horizon d'espérance de générations d'élèves.

Aussi loin qu'on remonte, en suivant la piste du sentiment national de Julien, on réalise qu'il ne s'est sans doute jamais perçu autrement que comme Québécois. Rien, nulle part, dans tout ce qu'il a dit, écrit, évoqué, publié, ne permet de croire qu'il ait pu, à un moment donné, si bref eût-il été, envisager significativement d'assumer l'identité canadienne comme creuset de fusion de l'humanité universelle avec son humanité particulière. Évidemment, vivant dans la même réalité que ses contemporains, il a partagé avec eux les formes successives d'expression découlant de l'évolution historique du nationalisme québécois. Il s'inclut bien sûr lorsque, retraçant cette évolution, il écrit, en 1984: «Nous sommes passés d'un nationalisme surtout religieux, à un nationalisme surtout linguistique et culturel, puis à un nationalisme surtout économique, pour enfin voir naître une espérance politique qui saurait regrouper tous ces facteurs⁶».

L'enjeu fondamental de la souveraineté, c'est le pouvoir de devenir ce que l'on est. Confessant avoir mis son espérance dans le nationalisme québécois⁷, Julien en accueillait l'affirmation et la maturation progressives avec la conscience joyeuse de devenir lui-même un peu plus ce qu'il était à travers un tel pro-

4. «En mon pays suis en terre lointaine...», dans *30 ans de Révolution tranquille*, sous la direction de Marc Lesage et Francine Tardif, Montréal, Bellarmin, 1988, p. 179.
5. L'évêve «quart-pensionnaire» prenait ses repas chez lui et couchait au séminaire pour profiter des périodes d'étude.
6. «L'indispensable nationalisme québécois», *Relations*, mai 1984, p. 117.
7. *Ibid.*, p. 117.
8. «En mon pays suis en terre lointaine...», *op. cit.*, p. 181.
9. «Identité québécoise et nationalisme», *Relations*, novembre 1990, p. 273.
10. «En mon pays suis en terre lointaine...», *op. cit.*, p. 181.
11. «Identité québécoise et nationalisme», *Relations*, novembre 1990, p. 273.
12. «En mon pays suis en terre lointaine...», *op. cit.*, p. 180.
13. «L'homme d'ici et le salut offert», *Relations*, mai 1968, p. 155. Voir ci-dessous, p. 250.
14. «L'espérance et les espoirs au Québec», *op. cit.*, p. 167.

cessus. Et inversement, il ressentait durement les échecs et revers de l'émancipation québécoise. En 1989, dans son intervention au colloque sur le bilan de la Révolution tranquille, précédemment évoqué, il affirmait que le «résultat du référendum de 1980 avait été une des déceptions majeures de sa vie⁸». Emprunté à un poème de François Villon, le titre de son exposé disait, d'ailleurs: «En mon pays suis en terre lointaine...».

Ceux pour qui le nationalisme est une mode, un vernis superficiel, un thème conjoncturel, fugace comme un rapport de force électoral, ne pouvaient comprendre que pour Julien la question du Québec représentait un enjeu d'humanité. Pour lui, les humains n'étaient pas que des individus filant chacun sur sa voie, comme autant de bolides sur des autoroutes particulières, avec des terre-pleins entre chacune. Il voyait plutôt les projets individuels d'humanité comme des cellules réalisant leur destin en lien avec un corps constitué par une communauté nationale donnée, celle-ci formant en quelque sorte un microcosme de l'humanité elle-même. «Il y a nationalisme, écrivait-il en 1990, lorsque les membres d'une communauté humaine reconnaissent que les êtres humains qu'ils sont deviennent vraiment humains lorsqu'ils sont marqués par leur appartenance à une communauté de taille plus restreinte que l'humanité elle-même, mais généralement plus large que la tribu ou le village. Ils deviennent humains en devenant Anglais, ou Grecs ou Français⁹».

Au colloque de 1989, quand il exprimait comment il ressentait «la joie et la difficulté de vivre dans un pays incertain¹⁰», on sentait qu'il évoquait de cette manière nostalgique son désir de voir réussir le projet global qui lui permettrait enfin d'appartenir à une véritable communauté nationale québécoise, achèvement de son propre projet d'humanité.

Tout en prenant bien garde de ne pas ensevelir sa pensée sous des conclusions prématurées, on peut dire que pour Julien

le nationalisme était un humanisme global et ouvert, qui synthétisait et harmonisait destin individuel et destin collectif, projet démocratique et idéal évangélique. Sur les liens entre nationalisme et démocratie, il citait Jean-Jacques Rousseau, lequel, disait-il, «a fortement contribué à formuler la pensée démocratique moderne» et pour qui «le nationalisme est la seule vraie façon d'ajouter la fraternité aux deux autres piliers de la société démocratique, la liberté et l'égalité¹¹».

Par ailleurs, étant un croyant aux idées parfaitement sécularisées, il considérait que pour être libre de chercher Dieu, il fallait d'abord pouvoir être heureux sans lui, et sa pensée chrétienne est venue naturellement renforcer sa recherche d'identité na-

*Aussi loin qu'on remonte,
en suivant la piste du sentiment national
de Julien, on réalise qu'il ne s'est sans
doute jamais perçu autrement
que comme Québécois.*

tionale. Rappelant son option pour la prêtrise et la vie religieuse, il commentait: «Rattacher sa vie à l'aventure de Jésus Christ signifiait sans doute un universalisme, mais un universalisme qui se réalisait dans un enracinement national. Un prêtre d'alors, c'était d'abord un homme de la communauté, bien conscient de devenir humain en devenant Québécois et en aidant les autres à le devenir¹²».

J'ai tendance à croire que, chez Julien, la force native de l'identité explique certaines choses. Possiblement la rectitude et la sérénité de son trajet de vie, que je signalais au début. Probablement aussi la vigueur et la santé de sa recherche intellectuelle. Sa recherche était guidée par une force d'attraction qui lui donnait un axe et la maintenait au sol, là où il y avait des choses significatives à chercher. Il ne s'est pas perdu dans un universalisme éthéré et décroché des réalités particulières. Bien que très poussée, savante même, sa démarche intellectuelle nous rejoint et nous intéresse tous et toutes en tant qu'humains, car, ultimement, c'est le sens de sa propre vie qu'il n'a cessé de chercher, c'est la faisabilité de son propre projet qu'il s'est constamment efforcé de vérifier et de valider.

«Nous avons appris cette chose merveilleuse qu'est la liberté¹³», écrivait-il, en 1968, en conclusion d'un de ses premiers articles dans *Relations*. «De toute façon, il faut aller vers la liberté¹⁴», répétait-il de nouveau en 1971. Et on pourrait aligner bien d'autres formules de la même veine. La liberté a constitué le thème moteur d'une importante partie de ses recherches. Deux grandes phases marquent sa poursuite de la liberté. Dans un premier temps, il a cherché une mystique de la liberté et des moyens qui permettent au peuple québécois de vivre selon son identité et, dans un deuxième temps, il a cherché à traduire cette liberté dans un projet profondément respectueux des autres formes culturelles et nationales d'expression de la liberté humaine.

Il est mort avant que ne soient achevés l'un et l'autre de ces chantiers. Mais par la puissance identitaire qui l'a propulsée, par l'intelligence et la rigueur avec laquelle elle a été menée, par la générosité qu'elle a constamment dégagée et par la grandeur de l'humanisme qui l'a inspirée, sa démarche nationaliste demeure sans doute une des plus exemplaires que je connaisse. ■



Photo prêtée par Mme Huguette Grenier

Le jeune Julien Harvey, avant son entrée chez les Jésuites.

PROPHÈTE DU «VIVRE ENSEMBLE»

par Élisabeth Garant¹

À l'été 1980, Julien Harvey se voit confier par Jacques Couture, alors ministre de l'Immigration, le mandat «d'étudier la situation des Haïtiens résidant illégalement au Québec et de proposer des modalités pour une éventuelle opération de régularisation de leur statut». L'enquête qu'il mène tambour battant et le «rapport Harvey» qu'il dépose moins d'un mois plus tard préparent l'amnistie de quelque quatre mille immigrants haïtiens clandestins.

Mais c'est aussi l'occasion pour lui de mieux saisir toute l'importance du défi que pose l'immigration à la société québécoise. L'accueil du réfugié et de l'immigrant, d'une part, et l'organisation juste et harmonieuse de la vie avec ces hommes et ces femmes d'origines de plus en plus diversifiées, d'autre part, s'imposent alors à lui comme des enjeux incontournables pour l'avenir. Il choisit d'y consacrer une grande partie de son temps, de ses analyses et de son engagement... ce qu'il fera pendant plus de quinze ans. Ce dossier est devenu, à cause de lui, une dimension essentielle de la mission du Centre justice et foi.

Julien pensait l'immigration dans la continuité de l'histoire du peuple québécois. L'arrivée des immigrants, leur accueil n'effacent pas ce qui a été vécu ici depuis des siècles, comme si le pays repartait de zéro. Au contraire, les nouveaux arrivants, à leur manière, nous incitent à redécouvrir la convivance qui nous a faits ce que nous sommes, en même temps qu'ils sont eux-mêmes conviés à s'inscrire dans ce «vivre ensemble» d'égal à égal. Car, pour Julien, le devoir d'accueil est toujours lié à la mise en oeuvre d'une égalité de droits: ceux et celles qui se joignent à nous doivent bénéficier des mêmes acquis sociaux.

Il était particulièrement sensible à l'importance de la cohésion sociale, et à la fraternité qui la rend possible. Avec d'autres, il a donné le nom de «culture publique commune» à cet effort pour mettre en valeur tout ce qui peut nous rassembler et

nous aider à surmonter nos divisions. Cet «art de vivre ensemble», fondé entre autres sur le français langue commune, sur l'histoire du Québec et sur la Charte des droits, il souhaitait le voir partagé et cultivé

Il était particulièrement sensible à l'importance de la cohésion sociale, et à la fraternité qui la rend possible. Avec d'autres, il a donné le nom de «culture publique commune» à cet effort pour mettre en valeur tout ce qui peut nous rassembler et nous aider à surmonter nos divisions.

par les quatre grandes composantes de la société québécoise: majorité francophone, minorité anglophone, nations autochtones et groupes ethnoculturels.

L'Église, en particulier, lui semblait appelée à devenir un centre de rapprochement sans fusion et de réconciliation sans assimilation, et il s'inquiétait de la réponse timide de trop de chrétiens à cet appel à construire la fraternité. «Le Christ, disait-il,

nous a laissé cette difficile tâche de mettre au pluriel le commandement de l'amour des autres. Lui qui savait que nous sommes d'espèce unique mais que les cultures nous ont faits tellement différents.»

Mais il avait trop l'expérience des personnes et des réalités sociales pour ne pas mesurer le chemin à parcourir et les retards inévitables. Il ne se lassait donc pas, à l'exemple des prophètes qu'il avait priés et étudiés², de rappeler l'urgence de travailler sans relâche à changer les mentalités.

C'est ce sur quoi il insistait encore l'an dernier, dans le vingtième numéro du bulletin *Vivre ensemble*. Il avait intitulé son texte «Attendez que je me rappelle...», évoquant la figure de René Lévesque pour expliquer à nouveau les liens entre l'histoire du Québec et l'évolution des questions d'immigration, sans doute, mais surtout pour souligner le travail à faire:

Notre intérêt pour le nationalisme territorial, pour une importance de l'histoire en milieu pluraliste, pour une école laïque ouverte et respectueuse des croyances de tous, pour une citoyenneté attentivement démocratique, pour des accommodements raisonnables préférés à la confrontation, tout cela demeure valable mais ne se réalise pas sans qu'on s'en occupe activement. Autant dans les couches plus anciennes de la population que chez les nouveaux arrivants.

Au moment où Julien écrivait «Attendez que je me rappelle...», il était encore notre mémoire vivante. Aujourd'hui, c'est à nous de porter le message qu'il nous laisse. Le Québec de la fraternité à bâtir... Le Québec où chacun se découvre un chez-soi dans la mesure où il contribue à édifier la maison commune... Le Québec qui s'approprie son histoire pour la continuer avec d'autres... ■

1. Membre du comité de rédaction de *Relations*, responsable au Centre justice et foi du secteur des Communautés culturelles auquel Julien Harvey collaborait.
2. Sa thèse de doctorat en Écriture sainte portait sur le genre littéraire du «plaidoyer prophétique» dans l'Ancien Testament.

LA LIBERTÉ DE SERVIR

par Francine Tardif¹

homme de foi, homme du pays

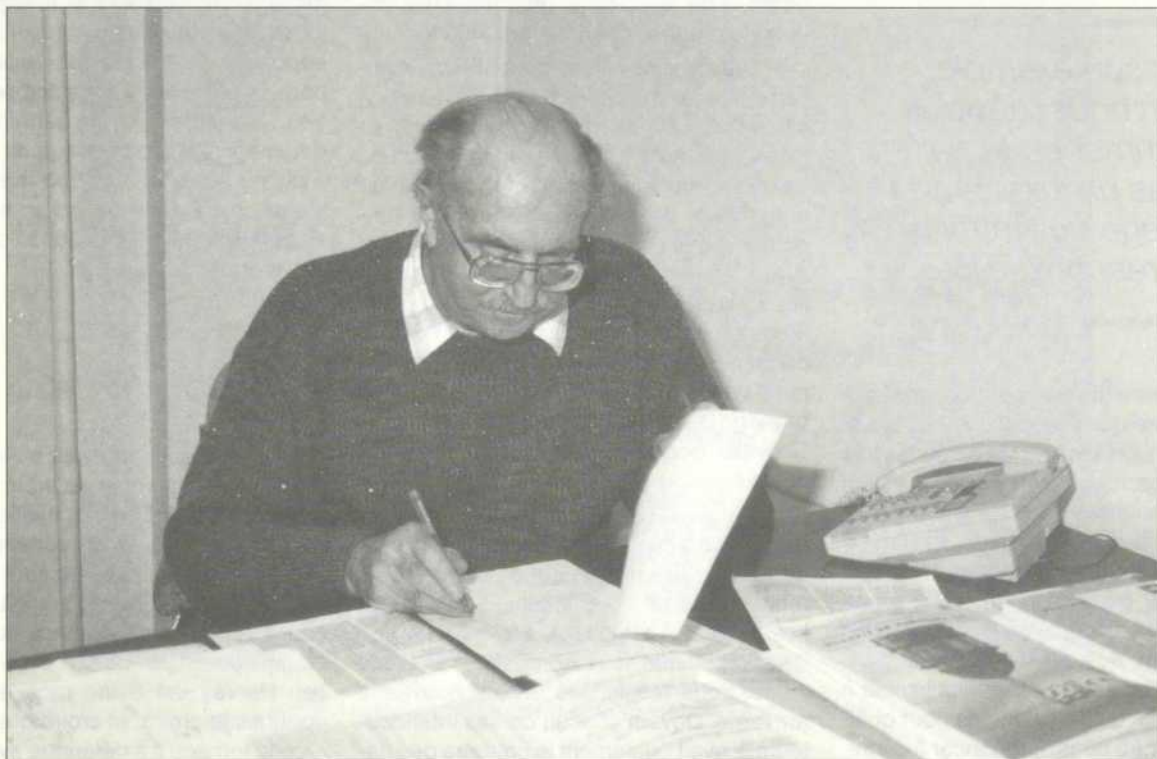


Photo: Paul Hamel

Un homme libre est toujours exposé à la critique et penser demeure une aventure risquée. C'est pourquoi les intellectuels libres – les êtres qui comme Julien Harvey poursuivent inlassablement leur quête, sans chercher, mais sans craindre, la controverse – sont si rares. Plus rares sont les intellectuels – et là encore Julien en était – qui choisissent de consacrer leur intelligence et leur liberté à l'avènement du monde annoncé par le Sermon sur la montagne.

Pour moi, Julien Harvey incarnait, avec force et lucidité, cette double figure d'intellectuel libre et «d'homme des Béatitudes». Aussi, pour évoquer certains des chemins qu'il m'a ouverts, ce sont les Béatitudes que je me permettrai de suivre...

– *Heureux ceux qui ont une âme de pauvre...* Dans sa vie la plus quotidienne, Julien avait fait du vœu de pauvreté une voie de liberté et une forme éloquente de

témoignage chrétien. Peut-être cette fameuse, mais si rare, «âme de pauvre» constitue-t-elle d'ailleurs la base d'une réponse cohérente à l'offensive néo-libérale. À la spirale de consommation, opposer une simplicité de vie qui ne tienne ni du martyr ni du sacrifice perpétuel. Résister à la tentation de la possession, et cultiver plutôt – sur l'horizon le plus large possible – le sens du partage, de l'usage collectif des biens et des ressources.

– *Heureux les doux...* Douceur n'est synonyme ni de lâcheté, ni de mollesse, ni de tiédeur. La douceur du cœur ne s'oppose

donc pas à l'expression d'une forte individualité, surtout si celle-ci se nourrit d'appartenances communautaires, de souci des plus humbles et d'amour du prochain. Pourquoi alors est-il devenu si exceptionnel de retrouver de fortes individualités conjuguées à de fortes identités collectives? Qui nous a fait croire qu'il fallait sacrifier l'une à l'autre? C'est là, me semble-t-il, le véritable piège tendu par l'individualisme ambiant – ce piège que Julien a su éviter – et la source de tant de violence.

– *Heureux les affligés...* À lire les psaumes qu'il a laissés², on perçoit des échos des moments d'affliction, de souffrance et d'incertitude qui ont marqué la vie de Julien. En toute discrétion, loin de notre complaisance, Julien a su trouver en lui-même, dans l'amitié de ses compagnons et dans sa tradition spirituelle, le courage de maintenir vivants ses engagements premiers. Pourtant, si Julien trouvait espérance et consolation dans la spiritualité, celle-ci ne l'éloignait jamais longtemps du tumulte du monde. Rien ne s'oppose davantage à

1. Sociologue et membre de notre comité de rédaction.
2. Voir pages 240 et 246.

«l'opium du peuple» que le christianisme sur lequel il a misé sa vie et, à bien des égards, rien ne manque plus à notre époque...

– *Heureux les affamés et les assoiffés de justice...* Julien a déjà écrit que Jésus n'était pas un rêveur. Les affamés ne le

*Par son exemple,
Julien nous rappelait
constamment que penser
n'est pas un luxe, mais un
privilège qui entraîne
des responsabilités.*

sont généralement pas non plus, confrontés à l'urgence qui les tiraille. Julien le savait. D'où l'importance, presque obsessionnelle chez lui, d'accorder la plus haute attention aux conditions matérielles de vie. Il n'était pas l'homme des grands rêves, des lendemains chimériques qui chanteront peut-être. Non par peur de rêver, mais parce qu'il se souciait d'abord et avant tout d'ici et de maintenant, des êtres de chair et d'os. Et c'est à cette échelle qu'il nous invitait à juger les idées, quitte, au moins pour quelques-uns d'entre nous, à renoncer à certaines de nos trop belles envolées lyriques...

– *Heureux les miséricordieux...* Quiconque s'arrête aux exigences de la justice ne peut faire l'économie d'une ré-

flexion sur le pardon. Thème difficile, mais incontournable, tant dans les rapports individuels que collectifs: comment, en effet, faire en sorte que le devoir de mémoire ne s'oppose pas à la poursuite de l'histoire? Comment maintenir un regard aimant sans tomber dans la complaisance? Questions toujours ouvertes que Julien a continué de poser et de reposer, osant parfois des débuts de réponse qui nous manquent déjà.

– *Heureux les coeurs purs...* Rien en Julien n'évoquait l'appât du gain, matériel ou intellectuel. Cette «pureté du coeur» se reflétait parfaitement dans son approche du travail intellectuel, conçu par lui comme une activité de service. J'ai rarement rencontré d'intellectuel pour qui la réflexion et l'érudition se retrouvaient aussi intimement liées au souci d'intervention, d'engagement, de défense des plus faibles. Par son exemple, Julien nous rappelait constamment que penser n'est pas un luxe, mais un privilège qui entraîne des responsabilités. Exemple éloquent, mais pourtant si difficile à suivre...

– *Heureux les artisans de paix...* La paix exige d'abord la reconnaissance véritable de l'autre. Julien a eu cette audace de la rencontre (avec les embûches et les bénéfices que cela suppose), que ce soit avec les autochtones, les itinérants, les diverses confessions religieuses ou les nouveaux arrivants. Devant chacun de ses interlocuteurs, il avait également le courage des paroles vraies, refusant le confort des faux consensus. C'est encore comme artisan de paix que Julien a fait face aux controverses, se refusant absolument à toute attaque

personnelle. Peut-être est-ce justement à leur attitude devant l'adversité que l'on reconnaît les véritables artisans de paix...

– *Heureux les persécutés pour la justice...* Persécution. Justice. Royaume. Des mots qui renvoient à la scène politique, à laquelle Julien a accordé tant d'importance. À une époque où les parlements ont largement perdu le respect de la population, Julien a maintenu le cap sur le et la politique, soucieux d'appuyer les actions qui lui paraissaient justes et de combattre les autres. S'avancer sur ce terrain, c'est évidemment prendre le risque du manque de recul ou des positions trop rapides. Néanmoins, c'est là le prix d'un engagement dans la Cité, et ce prix Julien restait prêt à le payer.

La suite...

Heureux donc les Julien Harvey de ce monde, ces êtres au coeur pur dont la présence nous rend un peu meilleurs, un peu plus soucieux du bien commun... Un de mes amis avançait récemment que ce sont les inégalités et l'injustice qui, à chaque génération, suscitent l'émergence d'hommes comme Julien; en ce sens, me disait-il, Julien Harvey est d'une race éternelle. Je voudrais le croire, et croire que le Québec – cette terre qu'il a défendue avec la même constance jusqu'à la fin – peut encore engendrer des êtres de la qualité et de l'intégrité de Julien Harvey. C'est la grâce que je nous souhaite... ■

GRANDE VOIX DE LA SOUFFRANCE

(Psaume 39)

Je m'étais pourtant dit que je ne mettrais pas en colère,
Et que je me tairais,
Au moins pour ne faire peur à personne.
Mais je me suis trop retenu,
Et mon silence me fait mal.
Aujourd'hui, il faut que je dise
Le cri de ma colère
Seigneur, il faut finalement que tu m'expliques,
Combien de temps encore cela va durer.
Je sais bien que la vie humaine n'est pas plus
large que la main,
Que c'est presque rien devant Toi.
Je sais que la bonne santé a la solidité du vent,
Que je ne suis qu'une ombre mobile,
Une ombre dont les biens serviront à d'autres.
Est-ce que je puis vraiment avoir un espoir, Seigneur?
Finalement, tu es le seul possible!

Alors, purifie-moi du mal que tu vois en moi,
Et protège-moi contre les moqueries.
Maintenant, je retourne une fois pour toutes
au silence: à Toi d'agir!
Mais cesse une bonne fois de me frapper,
Tu vas me détruire.
Je veux bien croire que tu veux ainsi me corriger;
Mais c'est comme si tu frappais le vent.
Écoute plutôt ma prière et mon cri,
Prends au sérieux mes larmes.
Car je suis ton hôte, ton invité,
Comme mes ancêtres avant moi.
Et laisse-moi un peu de paix et de sourire,
Avant que je quitte cette vie que malgré tout j'aime.

Julien Harvey, s.j.

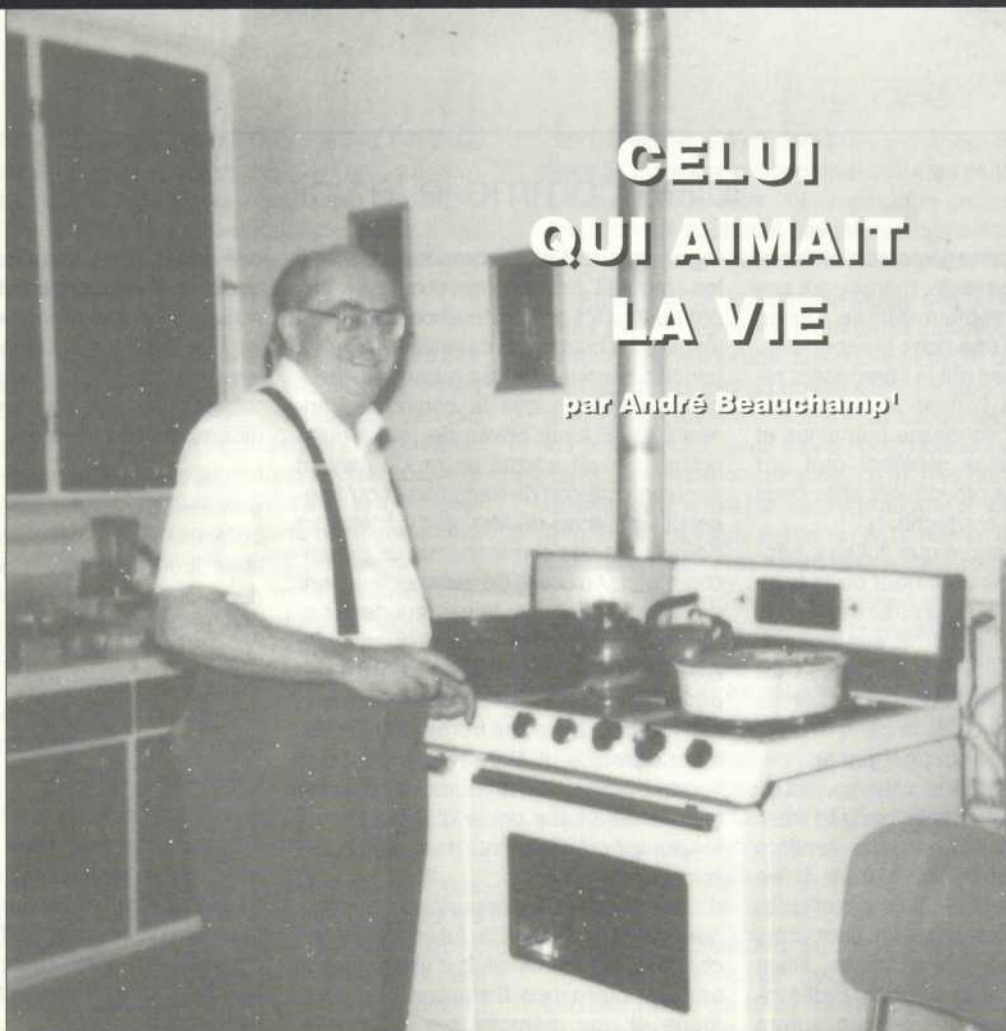


Photo prêtée par Mme Huguette Grenier

CELUI QUI AIMAIT LA VIE

par André Beauchamp¹

Dans son modeste logement de la rue Palm, Julien savait confectionner la célèbre «cipaille» saguenéenne.

Dire de Julien Harvey qu'il aimait la vie ressemble à un euphémisme. Je pense qu'il dégustait toutes les facettes de la vie, mais que son acquiescement au plaisir était toujours subordonné à d'autres devoirs prioritaires: la justice, la présence à autrui, ou tout simplement le travail.

Il confiait avoir été, dans la grande période active de sa vie, dix ans sans prendre de vacances. Mais quand il pouvait en prendre, son grand plaisir était le canot-camping. Partir avec quelques collègues faire les grandes routes de canot du Québec, pagayer, porter, couler sur la dure. Mais aussi célébrer l'amitié, admirer la nature qu'il connaissait fort bien, s'en imprégner infiniment à la Teilhard, faire cuire du poisson sur la rive et... prendre un bon gin en regardant les étoiles.

Pour Julien, la route de canot, dans sa frugalité et son dépouillement, correspondait à la fois à ses goûts et à son volontarisme. Il admirait le détachement Zen, racontant ces histoires de moines vieillissants qui n'ont plus, dans leur cellule, que quelques petits bouts de bois, qu'ils donnent aux visiteurs pour se libérer un peu plus. L'anecdote éclairait sa propre trajectoire car, depuis plus de dix ans, il vivait dans un humble logement de St-Henri,

qu'il partageait avec un ou deux confrères. Longtemps, il a vécu de «son salaire de militant» pour payer sa part du loyer et de l'épicerie, se vêtir, soutenir des organismes du quartier, voyager... sans oublier tous ceux qui venaient le voir pour solliciter quelque chose. Car Julien se faisait «taper» régulièrement, bien que, vers la fin, il ait eu des sursauts devant les demandes trop insistantes de certains habitués.

Un peu comme François, mais dans le contexte moderne, Julien a beaucoup fréquenté «Dame Pauvreté» et s'est donc progressivement détaché d'un certain nombre de choses qu'il aimait, sans pour autant perdre le goût de la vie. Par exemple, il ne gardait jamais un livre donné ou acheté. Il le lisait, puis le donnait à la bibliothèque. Il n'a jamais conduit d'automobile (comme Fernand Dumont, d'ailleurs), prétextant sa myopie, mais de plus myopes que lui conduisent. L'absence d'auto le ramenait dans la condition commune, celle des transports en commun, ou le rendait dépendant de ses amis. Julien faisait d'autrui une priorité: autrui passait avant lui. On ne le dérangeait jamais.

La Révolution tranquille

Quand j'ai connu Julien Harvey, en 1969-70, par le biais de l'Office de catéchèse et de l'émission de télévision *Le temps s'ouvre*, il fumait et avait la réputation de boire sec. C'était l'heure où, chez les Jésuites et dans le clergé diocésain, les sorties

1. Président d'Enviro-Sage et associé de longue date au Centre justice et foi.

Julien comme je le vois

Saisir le personnage en son entier et en tracer le portrait reste, même pour ses intimes, une entreprise difficile. Julien possède en effet une riche personnalité, et les mille facettes qui la composent retiennent d'abord l'attention autant par l'abondance des richesses humaines et spirituelles qu'elles recèlent que par l'attraction qu'elles provoquent chez ceux et celles qui l'ont approché.

Disons tout d'abord que Julien a hérité de ses ancêtres un amour de la terre et une familiarité avec la nature sauvage qui en a fait aux yeux de ses compagnons d'excursion un coureur des bois exceptionnel. Nous l'avons vu maintes fois s'orienter à l'aide de la carte et de la boussole avant de «couper» par la montagne. Ce geste, familier chez lui, est significatif: il témoigne de sa parfaite indépendance d'esprit à l'égard des sentiers battus. Marcheur infatigable, il se déplaçait avec l'agilité d'une gazelle. La mobilité qui caractérisait sa démarche se retrouve aussi à d'autres plans. Julien travaillait à sa table avec une rapidité incroyable et il s'exprimait avec autant d'aisance que de verve.

On ne compte plus le nombre de ses amis, comme on ne mesure pas davan-

tage le respect et la compassion dont il les entourait. Les pauvres et les démunis ont eu très tôt ses préférences. Étudiant jésuite, il a beaucoup travaillé à l'expédition des secours d'après-guerre aux peuples européens que le conflit des années 39-45 avait privés de tout. Jeune prêtre, il avait adopté un groupe vivant dans une maison de transition et qu'il appelait «ses amis du Meurling»: c'était sa paroisse et ses commensaux du dimanche matin. Au cours de ces dernières années, il aidait encore le pasteur de la paroisse Ste-Élisabeth, dans le quartier St-Henri. Cette charité discrète, chère à son père saint Ignace, se reflète encore dans ses rapports avec ses frères jésuites. En ces occasions, il était avec tous d'une bonne humeur et d'un humour inépuisable – fruits sans doute d'une patience longtemps cultivée et qui ne se démentait jamais.

La connaissance approfondie des langues anciennes a fait de lui un bibliste recherché. Ce savoir était d'ailleurs servi par une puissance d'analyse peu commune et une mémoire exceptionnelle, qui alimentaient sa recherche sur toutes les questions qu'il touchait. Ses lecteurs et ses compagnons de travail l'ont consi-

taté à propos de deux grands enjeux: la question du nationalisme et la question scolaire. En ces matières, comme dans le reste d'ailleurs, l'homme gardera, à travers des convictions profondes, un grand respect des personnes et des opinions différentes des siennes.

Les dernières années de Julien furent pénibles. Des douleurs persistantes à la colonne et un accident cardiaque alourdirent considérablement ses journées de travail. Le séjour à St-Henri, seul en logement, lui devint à charge. Il consentit enfin – trop tard sans doute – à gagner la maison Bellarmin. Peu avant son décès, il avait eu le temps de participer à la rédaction d'un important mémoire sur l'immigration.

Homme de foi, il s'est voulu l'écho fidèle de cette parole de Dieu qu'il chérissait; homme pour les autres, il n'aura pensé qu'à servir; ami de la nature, il y trouva maintes sources d'inspiration. Les pierres mêmes, qu'il connaissait bien – il était géologue amateur et archéologue –, se le rappelleront.

Jean-Marc Dufort
confrère jésuite

dépassaient largement les entrées. Plusieurs raisons expliquaient ces départs. D'abord la sécularisation de la société et donc le déplacement du leadership de l'Église vers la société civile: combien de leaders cléricaux, hommes de pouvoir, ont alors été attirés par un poste prestigieux dans la fonction publique ou parapublique, et y ont effectivement mené une belle carrière? L'ascétisme ancien cédait à un certain hédonisme. Tout était devenu plus facile, moins tendu. Les structures d'autorité et les contrôles se relâchaient. L'argent s'est mis à affluer, procurant le plaisir d'un certain confort. Les interdits sexuels sont tombés et l'amour est devenu une réalité possible, même chez des hommes de quarante ans qui étaient entrés bien jeunes dans le système cléricale. Relire sur ce point le petit roman-confiance de Gabrielle Poulin, *Cogne la caboche* (Stanké, 1979).

Comme tous les autres, le père Julien Harvey a laissé tomber le col romain pour l'habit civil. Il l'a fait non pour atténuer son engagement religieux, mais parce que l'habit créait une distance importante dans la situation nouvelle. L'habit séculier traduisait une situation de non-pouvoir. Mieux que d'autres, Julien a compris le déplacement du pouvoir et l'a accepté. Si la Révolution tranquille s'est faite sans violence et sans résistance acharnée, on le doit à des gens tels que Julien Harvey, qui ont acquiescé profondément à un passage du pouvoir vers le service.

Un jour, Julien a cessé de fumer. Pour des raisons médicales et écologiques, bien sûr, mais aussi parce que ce luxe inutile le détournait de l'essentiel. Un jour, Julien a cessé aussi de boire du gin, sauf aux grandes occasions. Lui qui aimait palabrer d'interminables heures jusqu'à tard dans la nuit et qui réparaisait, le lendemain, frais comme une rose alors que les autres traînaient leur mal de tête, lui que l'alcool ne rendait ni agressif ni grivois, il a pratiquement renoncé à prendre un verre. À mon

Amoureux de la vie dans toutes ses facettes, Julien m'a toujours paru un homme dévoré par la justice. C'était là son premier amour.

avis, il l'a moins fait par peur ou par ascèse (il invoquait des raisons médicales) que par solidarité avec les pauvres, y compris les alcooliques, ses amis du refuge Meurling.

Du groupe de l'émission *Le temps s'ouvre*, nous étions restés quelques amis: René Beaugrand, prêtre de St-Hyacinthe, Louis-Roger Dumas, journaliste, qui a fait carrière à Radio-

Canada puis à la Ville de Québec, Germaine Brassard, l'épouse de Louis, conseillère en communication, Julien et moi. Le père Émile Legault était aussi de la partie au début, mais la maladie puis la mort nous l'ont ravi. Nous nous voyions une ou deux fois par année, chez les Dumas, chez René Beaugrand, ou chez moi. Nous faisons de fameuses agapes, chantant, riant, discutant, refaisant le monde.

Malgré ses maigres ressources, Julien apportait toujours des fleurs pour Germaine, un cadeau pour les enfants. Il s'intéressait à tout: aux questions politiques et sociales, à l'information, au jardinage, aux voyages, à l'économie, à la littérature et au théâtre, même s'il n'était pas un littéraire. Julien nous précédait toujours d'un livre, d'une rencontre, d'une intuition. Puis il s'est mis à parler de cuisine et de recettes. La décision de vivre en appartement l'a forcé à renouer avec les rites culinaires: les sauces, les épices, les cuissons, la mise en table. À travers la cuisine, Julien rencontrait sa mère, découvrait les valeurs de l'intimité, du bon et du beau dans leur acception première.

Un ascète jouisseur

Je dirais de Julien qu'il était un ascète jouisseur. Il n'était pas inculte, oh que non! Il appréciait les bonnes choses, les étoffes chaudes, les vins corsés, les fromages fins, la belle écriture, la peinture, la sculpture. Il aimait l'hymne à la joie de Beethoven, les chansons de Vigneault, le grégorien. Je ne l'ai jamais vu danser. Il m'a semblé très prude à l'égard des femmes, lui qui était d'une

grande virilité. En ce domaine, ses choix étaient clairs. Par ailleurs, je me suis rendu compte qu'il était plutôt timide en face d'un groupe. À mon sens, sa préparation méticuleuse et l'immense érudition qui soutenait ses interventions étaient ses moyens de défense pour gérer cette timidité profonde.

Amoureux de la vie dans toutes ses facettes, Julien m'a toujours paru un homme dévoré par la justice. C'était là son premier amour. Il ne le montrait pas d'une manière ostentatoire, mais par des tas de décisions personnelles, «auto-implicatives», qui l'ont mené à la pauvreté radicale et à l'acceptation de sa mort. Quand il a commencé à avoir mal au dos, quand il a compris qu'il lui fallait oublier le canot-camping, ce fut très dur. Il a d'ailleurs refusé le diagnostic et est parvenu à pratiquer à nouveau son sport préféré. Puis, en 1997, est venu l'ACV. Vision double, incapacité de lire. Julien était prêt à s'en aller à St-Jérôme finir sa route.

Il en fut autrement. Il a recouvré un peu de santé et son acuité intellectuelle. Le corps se traînait, la toux l'oppressait, la voix s'étranglait. Mais à notre dernière fête, chez Beaugrand, il a bu du gin somptueusement. Pur, à grands verres! Une fois de plus, la dernière, nous avons refait le monde.

Quelques semaines plus tard, quand il est mort seul dans sa chambre, après quelques conversations téléphoniques, il venait de terminer la lecture de tous les livres soumis au prix Richard-Arès et avait préparé une revue de littérature pour le secteur des Communautés culturelles du Centre justice et foi. Il était naturellement un lecteur rapide.

La vie l'a quitté avant qu'il ne la quitte. Il n'a pas connu l'extrême déchéance. Le Seigneur est venu le chercher avant, comblant sans doute son extraordinaire désir de vivre et d'aimer la vie dans la justice et la vérité. ■



Quelque part en Haute-Mauricie, après une excursion de deux semaines avec des confrères jésuites.

CONSTRUIRE LE DIALOGUE

par René Boudreault¹

«Celui qui ne vit pas selon les circonstances, celui qui ne vit pas selon son milieu, selon ses commodités, selon la matière, celui qui vit pour la Justice et pour la Vérité, sans s'occuper des conséquences, celui-là n'est pas un athée, car il est dans l'Éternel et l'Éternel est en lui.»

Le pain et le vin, Ignazio Silone

Cette citation du grand romancier italien Ignazio Silone nous servira pour illustrer l'attitude et la motivation du père Julien Harvey, au fil des deux années qu'ont duré les travaux du Forum paritaire québécois-autochtone, groupe de réflexion composé de porte-parole et de responsables d'organisations autochtones et québécoises.

Le Forum a publié, à l'automne 1993, un manifeste concernant l'avenir des relations entre les Autochtones et les Québécois². Signé par les Larose, Pagé, Kistabish, Doray, Saganash, McKenzie, Simon, Landry, Drainville, Harvey, Cleary et autres, responsables d'organisations syndicales, coopératives, religieuses, politiques et sociales, le manifeste faisait suite à une quinzaine de rencontres de discussion portant sur l'identification des divergences et des convergences dans les relations entre Québécois et Autochtones.

Conséquent avec la mission du Centre justice et foi, Julien Harvey a été l'un des pionniers de ce groupe de réflexion, à la recherche d'une formule concrète de convivialité qui s'inscrirait dans un projet de société inclusif des uns et des autres.

Dans le climat de tension juridique, politique et sociale entre la population autochtone et la population québécoise qui a suivi la crise de 1990, les participants au Forum se sentaient la responsabilité de s'approprier et d'améliorer leur communication, afin de renforcer nos convergences politiques, sociales et économiques, et de mieux cerner les assises de nos relations mutuelles.

À l'écoute de tous et de toutes, tel un anthropologue auscultant la moindre parcelle de vérité pouvant émaner d'un objet ou d'une opinion émise, Julien Harvey était l'enfant qui s'émerveillait de la lueur d'une idée et l'érudit qui se passionnait des parallèles à établir avec d'autres petits peuples.

Chercheur infatigable, il repartait sur la piste de la synthèse des choses et de l'or-

ganisation de la pensée politique et sociale; écrivain consciencieux, il remettait cent fois sur le métier ses bouts de textes passés au moulin de la critique collective et les

*Conséquent avec la mission
du Centre justice et foi,
Julien Harvey a été
l'un des pionniers de ce
groupe de réflexion,
à la recherche d'une formule
concrète de convivialité
qui s'inscrirait dans un projet
de société inclusif
des uns et des autres.*

polissait à la manière du sculpteur jamais totalement satisfait, pressé de reprendre son thème sous un nouvel angle.

Que de fois nous avons apprécié le rire moqueur de ce conteur haut en couleur, ravi d'évoquer ses péripéties de canotage sur les rivières vierges du Québec, en pays algonquin et attikamekw, de deviser sur les grandeurs et les misères de l'histoire de la Compagnie de Jésus, ou encore de nous entretenir de sa dernière analyse des politiques d'immigration américaine, anglaise, allemande, suédoise et française, en regard des mérites respectifs de la conver-

gence culturelle et de la culture publique commune.

De sa participation au Forum paritaire québécois-autochtone, on retient de cet être de savoir affable et qui s'intéressait à tout, la gentillesse de la personne, le courage du penseur libre, prêt à défendre ses opinions sur la place publique, la ténacité du combattant dans sa lutte contre le préjugé et l'ignorance, la fougue de l'intellectuel et sa soif insatiable d'apprendre et de connaître, ainsi que la sagesse du vétéran dont l'âge n'a jamais altéré la fraîcheur de la pensée.

Dans la liste de ses partis pris et de ses engagements, on comptera désormais sa position pour le droit à l'autodétermination des peuples québécois et autochtones, leur nécessaire association, la protection juridique des droits des peuples autochtones sur le territoire québécois, la reconnaissance de leurs droits territoriaux et de leur droit à l'autonomie politique, la protection et la mise en valeur des langues et des cultures nationales spécifiques des peuples autochtones et la mise en place d'un mécanisme paritaire devant présider à la relation ou éventuellement à la redéfinition des rapports entre le Québec souverain et les nations autochtones.

Dans ce chapitre de son combat pour la Justice et la Vérité, par-delà les circonstances, le milieu, les commodités et la matière, Julien a su nous communiquer la flamme du chercheur et, parce que l'Éternel était en lui, il est sans doute maintenant dans l'Éternel.

Merci Julien. ■

1. L'auteur est spécialiste des questions amérindiennes et collaborateur régulier de *Relations*.
2. Voir Julien Harvey, «Une proposition du Forum paritaire Autochtone-Québécois», *Relations*, mars 1994, p. 35-37.

LA GRÂCE DE L'AMITIÉ

par Gregory Baum¹

homme de foi, homme du pays



Photo: Jean-François Leblanc/STOCK

Dans le coin gauche, à l'arrière-plan, nos deux théologiens, lors d'un comité de rédaction de notre revue.

Les théologiens sont célèbres pour leurs disputes. Hommes de foi et profondément engagés socialement l'un et l'autre, Julien Harvey et Gregory Baum se réservaient une arène secrète où, invariablement, ils en venaient aux taquineries et aux références érudites. Le dernier mot revient à Gregory, qui tient à célébrer «l'amitié de la pensée» qui l'unissait à Julien, sans pour autant lui donner tout à fait raison...

Julien Harvey me manque énormément. Nous étions collègues au comité de rédaction de la revue *Relations*. Il en était membre depuis trente ans; moi, depuis douze ans. Il avait une connaissance profonde de la société québécoise; j'étais un novice. Il était le plus jeune: j'avais trois semaines de plus que lui. Quand je suis arrivé à Montréal en 1986, comme j'étais un théologien connu dans certains milieux d'Église, le comité de rédaction, alors sous la direction d'Albert Beaudry, m'a généreusement invité à m'associer à ses travaux. C'est ainsi que Julien et moi sommes devenus collègues. Nous étions les deux «vieux» de l'équipe.

Nous n'avions pas, Julien et moi, une amitié intime. Nous n'échangions pas les

secrets et les soucis de nos vies personnelles. Nous étions plutôt liés par une amitié de la pensée. Aux réunions du comité de rédaction nous discutons ensemble de tous les grands thèmes liés à la théologie, à l'éthique, ainsi qu'à la situation politique et sociale du Québec. Ces discussions animées ont créé entre nous une complicité spirituelle qui m'était précieuse et qui m'a appris beaucoup.

Julien était un homme de foi, qui regardait et interprétait le monde à la lumière de la révélation en Jésus Christ. Il était convaincu, comme la majorité des théologiens depuis le concile Vatican II, que la rédemption accomplie par Jésus vise le salut de l'humanité et la transformation de nos sociétés. Dieu est à l'oeuvre dans l'histoire.

Il faut dire que, pour notre équipe, la foi chrétienne a une dimension politique. Ju-

lien admirait l'État-providence créé après la Deuxième Guerre mondiale et y voyait une réalisation bénéfique, unique dans l'histoire humaine. Selon lui, la social-démocratie, capable de restreindre et guider les forces du marché, a mis en place des conditions sociales qui génèrent un degré de sécurité et de justice sans précédent.

Julien pensait aussi que l'émancipation du Québec exigeait la souveraineté politique. Puisqu'il espérait qu'un Québec souverain deviendrait une société plus social-démocrate, il était amèrement déçu par la diffusion de la pensée néo-libérale dans le monde entier, y inclus le Québec.

Une dispute théologique

Même si nous partagions la même perspective théologique, Julien et moi nous sommes disputés de temps en temps sur des questions assez subtiles, ce qui amusait beaucoup nos collègues. Nous avions des positions différentes sur la place de la grâce divine dans la vie humaine. Une fois, lors d'un panel tenu au Centre Manrèse de Québec, nous avons même discuté en public les orientations différentes qui nous inspiraient.

1. Théologien et membre de notre comité de rédaction.

Dans ma formation théologique, on m'a enseigné à distinguer deux façons d'envisager la vie spirituelle: une approche représentée par les Jésuites et l'autre par la tradition augustinienne. Les Jésuites mettent l'accent sur la volonté: pour plaire à Dieu, il faut faire de son mieux, il faut essayer fort. Il va sans dire qu'ils croient aussi à la grâce divine. Cette grâce, selon eux, illumine l'esprit et renforce la volonté de manière que les croyants puissent déployer tous leurs efforts, surmonter les impulsions mauvaises et faire le bien. La spiritualité des Jésuites est disciplinée. Ils examinent leur conscience, se repentent de leurs fautes, se fixent un idéal auquel ils aspirent, et décident de pratiquer les vertus nécessaires pour y arriver. Faisant confiance à la grâce divine, ils s'efforcent, en y appliquant tous leurs «muscles ascétiques», de réaliser leur projet de sainteté. Selon un mot attribué – peut-être à tort – à leur fondateur, les Jésuites prient comme si tout dépendait de Dieu, mais ils agissent comme si tout dépendait d'eux-mêmes.

La tradition augustinienne est quelque peu différente. Suivant l'enseignement de saint Paul, saint Augustin mettait l'accent, d'un côté, sur la nature blessée de l'être humain et, de l'autre, sur le caractère imprévisible et immérité de la grâce divine. Ce qui caractérise les humains, c'est leur impuissance: ils sont radicalement incapables d'accomplir le bien qu'ils veulent faire. La grâce divine, qui guérit leur condition et leur donne de l'énergie, arrive comme une surprise. Devant cette grâce on s'étonne: on

reconnaît son caractère gratuit, et on se demande pourquoi on a été choisi. C'est ce que saint Paul a vécu lors de sa conversion et, trois siècles plus tard, saint Augustin a fait la même expérience.

Selon la sagesse augustinienne, au lieu de tendre fortement ses «muscles ascéti-

*Il était convaincu
que la rédemption accom-
plie par Jésus vise le salut
de l'humanité et la transfor-
mation de nos sociétés.
Dieu est à l'oeuvre
dans l'histoire.*

ques», mieux vaudrait attendre patiemment le bon moment. Avant d'entrer dans le lieu saint, il faut attendre que la pierre ait été roulée de côté. Au lieu de courir impatiemment dans le corridor de la prison et de secouer anxieusement la porte cadenassée, la sagesse augustinienne conseille d'attendre humblement que la porte s'ouvre et nous permette de sortir. Pour faire le bien, la volonté joue un rôle important, mais le pouvoir du vouloir est un don de Dieu. L'amour dont nous sommes capables, les vertus que nous pratiquons et les bonnes

choses que nous accomplissons... sont toutes des surprises. Il n'y a donc aucune raison de s'en vanter.

La relation entre la grâce divine et la volonté humaine est un sujet qui a été vigoureusement discuté dans l'Église. Même dans le Nouveau Testament nous trouvons ces accents différents: d'un côté, une prédication contre le péché, comme si nous devions nous convertir par un effort de notre propre volonté; et de l'autre, la bonne nouvelle que Dieu nous a choisis lorsque nous étions encore loin de lui, prisonniers du péché.

Pendant des siècles, on a débattu dans l'Église s'il fallait mettre l'accent sur la volonté humaine et, donc, sur le grand effort à accomplir, ou bien sur le don immérité, et donc sur l'aisance avec laquelle il n'y a qu'à suivre la voix de Dieu. L'Église a condamné les positions extrêmes des deux côtés. Nous ne devons pas mettre l'accent sur la volonté humaine au point que la grâce n'apparaisse plus comme indispensable à la sainteté. Nous ne devons pas non plus mettre l'accent sur la grâce divine au point que la volonté ne semble plus jouer un rôle indispensable dans la vie chrétienne.

Mais les positions modérées de ces deux approches demeurent acceptables. La tradition jésuite et la tradition augustinienne, dans laquelle j'ai été formé, font toutes les deux partie du catholicisme.

Le singe et le chat

J'ai entendu dire qu'un débat similaire existe dans l'hindouisme. On y distingue deux écoles théologiques, l'école dite «du singe» et l'école dite «du chat». La première utilise l'image d'une guenon qui porte son petit sur l'épaule: ici, le petit singe doit s'agripper au cou de sa mère: l'accent est mis sur la volonté. À l'inverse, l'autre école utilise l'image d'une chatte qui ramasse son petit par la peau du cou et l'emmène avec elle: l'accent est ici sur la gratuité.

Julien et moi, nous n'étions pas tout à fait d'accord sur cette question. Peut-être avions-nous raison tous les deux? Dans les petites choses de la vie, ce serait la volonté qui compte; mais dans les grandes choses, comme nos désirs spirituels, nos engagements, et les tourments importants de l'existence, ce serait plutôt la gratuité et la grâce qui entrent en jeu.

... Mais comme j'aimerais savoir ce que Julien me répondrait! ■

SUR NOTRE VIOLENCE POLITIQUE

(Psaume 79)

Seigneur, comme nous l'avons brisée, ta création!
Comme nous en faisons, des ruines!
Partout des cadavres, d'hommes et de femmes
Qui sont pourtant tes frères et soeurs.
Toujours du sang, sur ce sol où tu as aimé vivre.
Bien sûr, nous pensons toujours avoir raison de nous battre.
Nous prenons très mal la moquerie ou l'injure.
Apprends-nous d'abord à maîtriser notre rage,
À apprivoiser notre fierté nationale.
Et apprends-le aussi à ceux qui abusent de nous.
Aide-nous à relire notre histoire avec miséricorde.
À ne pas garder trop de rancune.
Pour que ton projet de paix puisse avoir un peu de chance.
Tourne-nous vers autre chose que la vengeance,
Et fais-nous voir que Toi, tu ne te venges pas.
Pour que la fête de la vie soit possible,
Toi qui l'as tant voulue pour nous.

Julien Harvey, s.j.

À L'IMAGE DE JULIEN

par Fernand Jutras¹

homme de foi, homme du pays



Photo: Paul Hamel

Le Centre justice et foi aura été profondément marqué par celui qui en fut le principal inspirateur et artisan. Parler du Centre, c'est donc aussi parler de cet infatigable «scholar» et de la mission qu'il avait formulée pour le CJF, mission que l'équipe actuelle entend bien continuer de mettre en oeuvre.

Représentant les Jésuites du Canada français à la 32^e Congrégation générale de la Compagnie de Jésus, à Rome, pendant l'hiver 1974-75, Julien Harvey fut profondément marqué par cette expérience. L'assemblée avait endossé l'option préférentielle pour les pauvres et proclamé l'idée, difficilement acceptée à l'époque, que l'engagement pour la justice est pour un jésuite l'expression nécessaire de sa foi en Jésus Christ. On peut penser qu'il avait pris une part active aux délibérations et que leurs conclusions venaient confirmer ses convictions et ses aspirations personnelles.

L'engagement social lui était familier. Déjà, il avait accepté d'interrompre sa carrière de chercheur et d'enseignant universitaire pour exercer les fonctions de supé-

rieur provincial. Il se sentait aussi interpellé par ses amis, les plus pauvres, comme les itinérants du Refuge Meurling (Centre Préfontaine); et ses interventions sur les ondes de la télévision comme dans les pages de *Relations* l'avaient amené à prendre position dans les grands débats sociaux de l'heure.

Rentré à Montréal, il allait se mettre en devoir d'appliquer les résolutions du chapitre général non seulement dans sa vie religieuse personnelle, mais sur le plan de l'animation communautaire. Pensons, par exemple, qu'il aura à accompagner le discernement d'un Jacques Couture et à superviser l'évolution des collègues... À la fin de son mandat, il doit étudier la situation d'un groupe d'immigrants clandestins, et il découvre les enjeux sociaux, politiques et culturels de l'immigration pour le Québec.

C'est dans ce contexte qu'il s'interroge sur l'engagement social des Jésuites d'ici. Il rêvait de continuer et de renouveler le défunt Institut social populaire, créé dès 1911 sous le nom d'École sociale populaire. En 1983, avec quelques confrères, il fonde,

dans la Maison Bellarmin, le Centre justice et foi (CJF).

Modeste, le Centre regroupait, en plus d'une bibliothèque spécialisée en sciences sociales, quelques oeuvres déjà existantes: les vénérables Éditions Bellarmin (circa 1889)², la revue *Relations* (1941) et les Programmes de contacts directs avec le public³ que venait de lancer Karl Lévesque (1982). En 1985, s'ajoutera le secteur des Communautés culturelles, manière d'incarner quelques-unes des préoccupations majeures de Julien: l'accueil des immigrants et la convivance entre Québécois de toutes origines.

Principal porteur du projet, il fut le premier directeur général du CJF, et il occupa ce poste jusqu'en 1990. Il se consacra ensuite, comme simple membre du Centre, à ses dossiers favoris, dont le sort des Premières nations, la culture publique commune, et la laïcité scolaire.

Chose certaine, sa propre spiritualité, sa vision sociale jouèrent un rôle central dans la formation du Centre. Le CJF aura été son oeuvre préférée, celle où il mit toutes ses énergies et tout son coeur. Puisqu'il en était devenu en quelque sorte la mémoire vivante, je lui demandai un jour de mettre sur papier ce qui, de son point de vue, résumait l'inspiration du Centre. Fidèle à son habitude, il s'attela à sa vieille machine à écrire mécanique et me remit (quel-

1. Directeur du Centre justice et foi.
2. Les Éditions Bellarmin ont été vendues à Fides, en 1990.
3. Le secteur des Programmes organise les Soirées Relations, les journées d'étude, sessions, clubs de lecture, etc.

ques minutes après!) un texte que je citerai ici abondamment.

D'abord, pourquoi ce nom (*Justice et foi*), dont l'ordre des mots pouvait surprendre? «Au Québec, la foi et la pratique chrétienne ont eu et gardent encore une forte tendance du côté sacramentel, avec le risque trop fréquent de ne pas avoir de prolongement social. D'où le besoin d'une compensation sociale forte... La très grande majorité des services d'Église sont orientés vers les croyants; il est heureux qu'un centre soit d'abord orienté vers les distants et les incroyants!»

Le Centre justice et foi sera donc un centre ignatien voué à la promotion de l'engagement social, inspiré par l'Évangile lu dans la tradition jésuite, et agissant par l'analyse sociale et le discernement spirituel qui la prolonge⁴. Son objectif: transformer notre société en une société plus juste, au nom de l'Évangile et de la solidarité avec les plus démunis. Julien précisera: «L'accent portera sur l'intervention politique, économique, sociale, inspirée par l'Évangile, mais en ne le manifestant que discrètement...»

À la manière de Julien

On remarquera d'abord, dans cette définition de l'oeuvre, l'insistance sur l'aspect «ignatien». Profondément jésuite, Julien plaçait cette inspiration à la source du Centre: «La motivation spirituelle proprement jésuite est que l'incarnation se continue par nous dans l'histoire. (...) L'expérience spirituelle chrétienne proprement jésuite est celle de rencontrer Dieu en Jésus dans les autres, et particulièrement dans les pauvres (sous les diverses formes de pauvreté réelle de notre temps). C'est l'expérience qui doit rassembler l'équipe d'un centre social jésuite; ceux et celles qui rencontrent Dieu d'abord ou exclusivement dans la liturgie, dans la nature ou dans les arts ne pourraient probablement contribuer que marginalement.» Notons que quelques confrères avaient été piqués par cette dernière remarque!

La définition du Centre citée plus haut insiste aussi sur une façon de faire, bien particulière. «La façon de procéder, d'avancer de façon significative et efficace dans le temps, est de faire régulièrement de l'analyse sociale, personnellement et en équipe, pour ensuite prolonger cette analyse sociale en discernement spirituel. Cette deuxième

me démarche requiert de la liberté intérieure et extérieure (donc pauvreté permettant indépendance), des choix du meilleur (donc acceptation des risques dans la réalisation du *Sermon sur la montagne*) et l'acceptation éventuelle de la souffrance (dans la vie de chacun et du Centre). Le discernement spirituel permet de choisir les tâches, les objectifs, les collaborations, parmi tout l'éventail que la réalité offre.»

J'ai cru qu'il valait la peine de citer ce paragraphe *in extenso*. Les intimes de Julien y retrouveront sa propre «façon de procéder et d'avancer de façon significative et efficace dans le temps». Les changements

Le Centre justice et foi aura été son oeuvre préférée, celle où il mit toutes ses énergies et tout son coeur.

de cap dans sa carrière professionnelle, ses nombreux engagements, furent autant de réponses à cette manière de faire de l'analyse et du discernement.

Et les qualités qu'il requerrait de ses compagnons et compagnes du Centre furent éminemment les siennes! On reconnaîtra Julien tout particulièrement dans cet appel à la liberté face à tous les pouvoirs, y compris ceux de l'Église: «La situation d'un centre social jésuite dans l'Église est celle d'un groupe religieux: *solidarité, mais sans subordination*. Les principes énoncés précédemment doivent permettre une position plus prophétique qu'institutionnelle, rendant possible la correction fraternelle également à l'intérieur de l'Église, assurant aussi le progrès dans la réflexion et les prises de position. Cette situation ne doit être contredite ni par les subventions ni par les engagements rémunérés.» Si certains furent parfois scandalisés de ses prises de positions (Julien disait en badinant qu'un bon article devait fâcher 10% de ses lecteurs), combien de croyantes et de croyants n'ont-ils pas accueilli comme une bouffée d'air frais l'un ou l'autre de ses commentaires incisifs sur les politiques ecclésiales!

Restait à définir plus précisément le lieu d'intervention, le «créneau» du Centre. Le paragraphe qui suit, un peu compliqué parce qu'il tente d'être exhaustif, fut retouché en équipe, à partir d'un brouillon composé par Julien, à la même époque: «Dans la pyramide sociale des classes et des rôles, sa

zone immédiate d'influence et de rayonnement n'est ni au sommet, auprès des décideurs (par le lobbying), ni à la base (par l'animation directe ou la mobilisation), mais entre les deux, par le moyen de la conscientisation et de l'éclairage des questions et des pratiques, auprès des multiplicateurs et des personnes militantes, des groupes populaires et des «mouvements sociaux.»

«À ce niveau, sont visés autant les militant(e)s que les professionnel(le)s ou les cadres; et le lieu propre du Centre est plus la culture générale interdisciplinaire que l'enseignement. D'ailleurs son intervention, au lieu d'être institutionnelle (diocésaine, subventionnée, planifiée...) est plutôt une intervention libre, basée sur un discernement faisant suite à une analyse sociale, à partir du point de vue des pauvres⁵.»

«Cette intervention est modeste, le Centre se considérant comme un partenaire parmi d'autres; son rôle n'est généralement pas de prendre le leadership pour une cause ou l'autre, mais de collaborer, comme en appoint, là où l'appelle le discernement...»

Voilà l'oeuvre que l'équipe actuelle du Centre justice et foi, encore émue du départ de son père fondateur, entend continuer. Il faut reconnaître à Julien le mérite d'avoir travaillé jusqu'au bout. Quelques heures avant sa mort, il mettait à la poste une recherche qu'il venait d'effectuer sur des questions d'immigration... On doit aussi saluer son courage et son humilité: il a su, dans les dernières années, se retirer de la direction, travailler avec une équipe entièrement renouvelée et accepter parfois des analyses et des discernements avec lesquels il n'était pas toujours d'accord, de prime abord.

Sa notoriété, comme religieux, comme croyant solidaire de l'Église, aura amené plusieurs chrétiens à s'interroger et à ré-examiner leurs positions, en matière de solidarité avec les démunis ou de laïcité scolaire par exemple; mais il aura aussi contribué, par son immense érudition, par la solidité et la profondeur de ses analyses et par la cohérence de ses engagements, à rendre crédible la foi chrétienne dans le Québec sécularisé de l'après-Révolution tranquille, ce qui était son voeu le plus cher. ■

4. Cette définition fut élaborée par l'équipe, avec Julien, en 1992, à l'époque où il écrivit le texte que nous citons ici.

5. Julien supposait que chaque membre du Centre ait un engagement personnel en milieu populaire.

Pour clore ce dossier, nous reproduisons ici un des premiers articles publiés par Julien dans *Relations* (mai 1968, p. 154-155). Lu après coup, ce texte inspiré devient une sorte de programme de vie. On y reconnaîtra en filigrane l'inspiration qui a guidé ses recherches et ses combats et, déjà, ses principales préoccupations.

L'HOMME D'ICI ET LE SALUT OFFERT

Si l'on reprend en catégories québécoises l'affirmation de Dietrich Bonhoeffer qui caractérisait l'homme moderne en disant que c'est l'homme devenu majeur, la date de notre arrivée à la majorité doit être le 7 septembre 1959. C'est le jour où un grand politicien de la génération précédente est mort, Maurice Duplessis. Qu'on observe ce qui s'est passé chez nous depuis lors, dans les domaines vitaux de notre identité, et on constatera que la plupart des directions nouvelles de notre développement convergent vers cette date. Et les traits mêmes de notre recherche de nous-mêmes pendant la dernière décennie sont étonnamment lisibles en termes de réaction contre les lignes de force des quinze années qui avaient précédé.

Évidemment, il n'est pas question d'appliquer ici un naïf *post hoc propter hoc*, ni de chercher un bouc émissaire; au niveau de nos problèmes fondamentaux, il y a eu depuis lors bien d'autres facteurs: un renouveau de notre conscience nationale, l'avènement massif des *mass media*, et aussi le Concile. Il demeure que le renouveau politique d'après 1959 a servi de point de départ au déblocage.

Il n'est pas étonnant de constater maintenant qu'un des traits majeurs de la quête de notre identité soit la *réaction contre l'institution*. Ou plus exactement la méfiance à l'égard de toute institution qui existait avant 1959. On n'avait qu'à regarder avec un peu d'attention notre splendide pavillon du Québec à l'Expo pour se rendre compte du fait. Beaucoup de ce qui précédait était là, mais était là *comme passé*.

Sur le terrain religieux, si vitale ment lié à l'identité de la personne et du groupe, cette accession à la majorité s'est traduite en termes de mise en question de l'*«establishment»*, de la très vaste institutionnalisation religieuse de chez nous. Je ne veux pas entrer ici dans la critique de ce fait; tous ceux qui se sont penchés tant soit peu sur notre histoire sociale d'après 1760 savent que la seule structure qui nous a été alors laissée a été celle de l'Église. Et il n'est pas étonnant que celle-ci se soit lourdement chargée de tâches subsidiaires dans les deux siècles qui ont suivi. Et il n'est pas étonnant que la mise en question doive être, après deux siècles, profonde. L'Église,

n'a pas de charisme théocratique garanti et elle s'est tirée d'affaire comme elle a pu, comme les autres Québécois dont elle était formée.

Après dix années, les traits de la révision sont déjà si accentués que la pensée théologique importée risque plus d'embrouiller le problème que de l'éclairer. Qu'il s'agisse de la théologie de la sécularisation ou de la théologie de la «mort de Dieu», l'une allemande et l'autre américaine, les deux ont en général leur contrepartie québécoise; mais elles ne doivent en aucune façon nous empêcher de nous pencher d'abord sur ce qu'est notre véritable dynamique interne dans la recherche présente de notre identité. Notre sécularisation a ses propres racines chez nous, et c'est à partir de là que nous pourrions le mieux évoluer. Et cela même si nos traumatismes propres (*Quebec is not a province, it is a state of mind!*) risquent de nous pousser à une technique sommaire de guérison, qui nous sorte de l'anxiété et de l'aliénation pour nous amener à un nouveau paradis du consommateur religieux. Car j'imagine ne surprendre ici personne si je fais remarquer qu'un mauvais virage de notre pensée religieuse de fond rendra beaucoup moins possible la prise en main de notre destin. Et qu'inversement la prise de conscience de notre identité et la question de notre souveraineté politique ont un retentissement théologique considérable dont aucun croyant lucide ne saurait se désintéresser. La véritable foi ne s'établit que dans une personne libre, ou du moins capable de liberté. Toute la question est de savoir quelle forme prendra la liberté dont nous avons besoin.

La révision est déjà si concrètement en marche que des formes nouvelles, qu'on pourrait presque appeler des nouvelles institutions, se dessinent. Et la plus significative est ce que j'appellerais le *christianisme externe gratuit*. En termes plus techniques, cela signifie la tendance à ne pas réparer l'institution ni même à la rénover fondamentalement, mais à s'installer hors de l'institution, hors de l'Église que nous constituons, pour devenir un type québécois de «troisième homme». C'est un homme qui a besoin de foi, qui expérimente encore que l'approfondissement des trois besoins fondamentaux

de connaître, d'aimer et de créer arrive, si on devient adulte, au besoin d'absolu. Et d'un absolu *donné*. D'un absolu donné en Jésus Christ. L'homme d'ici veut se savoir accepté par l'absolu, il a besoin d'une espérance, au-delà de ce pays qui, plus que symboliquement, est l'hiver. Mais en même temps, cet homme a été pendant si longtemps un *chrétien interne contraint*! Il a tellement lié, et depuis si longtemps, ce besoin d'absolu à un réseau complexe de contraintes, de scrupules, de conventions superficielles, qu'il est tenté de rejeter toute incarnation, toute vie de foi, toute marche à la suite de Jésus, pour ne conserver qu'à l'état cérébral et purement individuel cette précieuse foi en l'acceptation de lui-même, le mal-aimé, dans l'amour de Jésus Christ. Une Bonne Nouvelle confidentielle, qui guérit et fait vivre.

C'est déjà beaucoup. C'est un indice de santé humaine fondamentale. Et c'est sans doute le meilleur départ pour une *pré-catéchèse*. Ce qui serait dommage, c'est que nous en fassions une situation *normale*, qui serait garantie à la fois par l'anthropologie et par l'Évangile. Car ce serait là une impasse, celle que j'ai appelée le christianisme externe gratuit.

Car c'est là ce que le même Bonhoeffer appelait la «grâce à bon marché». Le grand martyr évangélique, qui a tant lutté contre la religiosité stérile qui inlassablement s'agglutine au christianisme, est tout de même mort pour demeurer fidèle à l'institution, à l'Église visible, et structurée, et concrète. À la seule Église qui rassemble visiblement les hommes dans ce monde-ci.

«La grâce à bon marché, c'est prêcher le pardon sans la repentance, c'est le baptême sans l'acceptation d'une discipline ecclésiale, c'est la communion sans confession, c'est l'absolution sans confession personnelle. La grâce à bon marché, c'est la grâce sans la Croix, la grâce sans Jésus vivant et incarné» (*The Cost of Discipleship*, p. 47).

Chez nous, en pleine période de désintoxication nationale, cela risque de devenir notre solution commode. Puisque l'institution ancienne nous a traumatisés, vivons maintenant notre foi *sans* institution. Mais nous devons bien savoir que ce que nous sacrifions alors, c'est *l'incarnation*. Ce que nous sacrifions, c'est le seul Jésus qui soit, Jésus-vivant-comme-Église, qui continue de vivre et de transformer le monde *présent*, et cela au prix que cela coûte. Au même prix que l'Incarnation et la Croix. Ce qui nous éloigne beaucoup d'un

christianisme sécurisant de consommateur. Et ce qui nous rapproche beaucoup du christianisme des pauvres, même si ce christianisme ne cesse d'irriter notre lucidité croissante d'hommes arrivés à la majorité.

Ceci dit, il n'est évidemment pas question du statu quo. Tout reste à faire. Notre conversion de la religiosité à la vraie vie chrétienne communautaire exige toujours autant la remise en question de nos institutions. Que nous ayons un grand besoin de saine sécularisation, et peut-être surtout de décolonisation au niveau ecclésial m'apparaît évident. Et cela demande beaucoup plus de responsabilité, de compétence, de travail et de fidélité que l'importation d'institutions qui ont réussi ailleurs. C'est pourtant seulement à ce prix que l'Église continuera d'avoir la confiance de l'homme d'ici. Ce dont nous avons d'abord besoin actuellement, pour notre foi, ce sont des hommes qui soutiennent notre foi par des *actes*; nous y sommes si peu habitués qu'une affirmation de foi comme celle du cardinal Léger nous a laissés déconcertés, et plusieurs parmi nous ont été tout près de s'en débarrasser par des explications faciles. Et pourtant, maintenant que le progrès social et technique assure de mieux en mieux les fonctions subsidiaires, et mieux souvent que les institutions ecclésiales n'avaient su le faire, c'est seulement à ce prix que notre foi saura répondre aux aspirations fondamentales de l'homme d'ici.

Ces perspectives me semblent les seules qui puissent diriger notre pré-catéchèse, même si celle-ci devra souvent se contenter d'aborder l'homme québécois blessé sous des formes extrêmement simplifiées, incluant même parfois la mise entre parenthèses provisoire de toute religion incarnée. Mais si nous ne pouvons dépasser ce stade, nous n'aurons pas réussi la réalisation de notre vocation d'hommes. Nous pourrions toujours vivre avec notre vieille formule nationale: les choses vraiment difficiles doivent être laissées au «bon Dieu», les modérément difficiles aux étrangers, et nous nous chargeons bravement des autres.

Mais nous savons déjà que nous serons cette fois-ci très, très malheureux, car nous avons appris, depuis 1959, que nous pouvons faire mieux que cela. Nous avons appris cette chose merveilleuse qu'est la liberté. Et nous devons maintenant prendre le risque d'en payer le prix. ■

Julien Naray, B.J.

en bref

Julien Harvey savait offrir une nouvelle vision des événements et orienter les débats vers l'avenir. Souvent consulté par les ministères gouvernementaux, membre du Groupe de prospective de l'AEQ, ses opinions suscitaient parfois des débats, mais il poursuivait la discussion avec patience et respect de l'opinion de l'autre sans jamais renoncer à ses convictions profondes.

Mgr Pierre Morissette,
président de l'Assemblée des évêques du Québec

Avec l'audace des pionniers alliée à la prudence des Jésuites, le père Harvey a souvent proposé des voies nouvelles, adoptées ensuite largement, comme en font foi ses combats pour diffuser les notions de culture publique commune et de laïcité scolaire ouverte, notions reprises depuis lors dans la foulée des réformes apportées à mon ministère et aux autres programmes d'études du primaire et du secondaire.

André Boisclair,
ministre des Relations avec les citoyens
et de l'Immigration du Québec

Je sais, pour en avoir discuté avec lui, que Julien Harvey se sentait souvent à contre-courant de l'ambiance actuelle qui, au nom d'une remise en question de l'État-providence et de la société «assurancielle», impose trop souvent des frustrations douloureuses à ceux et celles d'entre nous qui sont les moins bien nantis. Le père Harvey a été un défenseur très actif et très intense de ces catégories de personnes...

Pierre-Étienne Laporte,
député d'Outremont à l'Assemblée nationale du Québec

Le père Harvey fut l'inspirateur incontournable de nos réflexions et de nos actions en faveur d'une culture publique commune, ouverte à l'ensemble des Québécoises et des Québécois. Il demeurera à jamais un phare pour tous ceux et celles qui travaillent à faire de la société québécoise un lieu d'intégration, de solidarité et d'ouverture sur le monde.

Monique Vézina,
présidente du Mouvement national des Québécois

Julien Harvey a été un Jésuite de l'option pour les pauvres. J'admirais sa simplicité, sa solidarité avec le tiers monde, son intelligence et sa bonté. Provincial, il m'a accueilli à bras ouverts, et je garde le souvenir d'un homme qui se donnait entièrement au travail pour la justice, soutenant et encourageant toutes les initiatives en ce sens. J'ai toujours été impressionné par sa force phy-

sique et mentale, par la faculté qu'il avait de se rappeler jusqu'aux détails de ses incursions dans d'autres cultures, en sachant les interpréter de manière positive. Un Jésuite étranger était le bienvenu chez lui et s'y sentait à l'aise. Compagnon de Jésus et compagnon des sans-compagnon, il va me manquer.

Groum Tesfaye, S.J.,
Dublin, Irlande

À ceux qui ont connu le père Julien Harvey plus intimement, nous offrons toutes nos sympathies. À ceux chez qui les termes convivance, solidarité, justice sociale, équilibre Nord-Sud trouvent encore une quelconque résonance, malgré l'avènement de la pensée unique, le couronnement des NTIC et le sacre du marché, nous rappelons le devoir de mémoire. Et à lui, nous disons, tout simplement, MERCI.

Rachida Azdouz,
présidente de l'Association pour l'éducation interculturelle du Québec

Le père Harvey nous a étroitement accompagnés dans notre réflexion sur la laïcisation de l'enseignement et la responsabilité de l'école envers l'enseignement religieux. Il nous a montré le chemin du respect des différentes cultures et traditions religieuses, il nous a enseigné que l'école doit se limiter à transmettre les éléments culturels de la religion, que «la paix sociale passe par cette évolution de l'école».

Lorraine Pagé,
présidente de la Centrale de l'enseignement du Québec

Le père Harvey était de toutes les causes et plus particulièrement celles qui touchaient les plus pauvres. À différents niveaux, l'Église a mis à contribution ses compétences, sa science, son discernement. Au Québec, quel groupe ecclésial n'a pas, à un moment ou l'autre, fait appel au Père Harvey pour un discernement communautaire, une retraite ou une session? Pour nous, femmes en Église, nous savons que nous perdons un grand allié.

Céline Girard,
coordonnatrice du Réseau Femmes et Ministères

Nous avons appris avec regret le décès du Père Julien Harvey, qui était un fidèle collaborateur des camps familiaux depuis plusieurs années par son implication au Centre de plein air Marie-Paule. Nous avons grandement apprécié sa collaboration et son dévouement pour son soutien au quinzième anniversaire de notre organisme.

Martin Plourde,
directeur du Mouvement québécois des camps familiaux

lectures du mois

avec Jean-Marc Dufort,
Marie-Paule Malouin et Gisèle Turcot

AU PAYS DES IMMIGRANTS

Nancy L. Green,
L'odyssée des émigrants. Et ils peuplèrent l'Amérique,
Paris, Gallimard, 1994; 144 p.

Née à Chicago, Nancy Green est maître de conférences à l'École des Hautes Études en Sciences sociales à Paris. Spécialisée en histoire des migrations comparées en France et aux États-Unis, elle a publié, en 1985, *Les travailleurs immigrés juifs à la Belle Époque*, qui analyse les difficultés d'intégration, au marché du travail parisien, des immigrants juifs d'Europe de l'Est. L'année dernière, est paru *Ready-to-work and Ready-to-work: a Century of Industry and Immigrants in Paris and New-York*, volumineuse étude de 426 pages, qui traite des liens entre l'immigration et le monde de la confection. *Et ils peuplèrent l'Amérique*, de taille plus modeste, date déjà de quelques années, sa version française ayant été publiée en 1994. Malgré son titre, il ne traite de l'immigration qu'aux États-Unis.

L'ouvrage n'en demeure pas moins passionnant. Comme tous les numéros de la collection «Découvertes Gallimard», il est abondamment illustré. On ne peut se contenter de le lire. Je l'ai donc parcouru comme un album de photos dont les images,

vous le devinez, disent autant, sinon plus que les mots sur l'expérience d'émigrer. Je m'étais engagée à le recenser pour *Relations*. Longtemps, il est resté là, à portée de la main, sur la petite table, près de mon fauteuil préféré. Combien de fois me suis-je plongée dans son examen? Je ne pourrais le dire. J'ai eu du mal à en terminer la lecture. Chaque fois que je le reprenais, mon attention se laissait captiver par les illustrations et m'emportait au loin, compagne imaginaire de ces émigrants d'hier et d'aujourd'hui.

Le texte pourtant ne manque pas d'intérêt. Y déferlent chacune des vagues migratoires et les facteurs qui lui ont donné naissance. Le livre s'ouvre avec l'arrivée des Puritains du *Mayflower* et se referme sur celle des Mexicains et des Portoricains, en passant par l'immigration forcée des Africains et par la venue de Britanniques, d'Allemands, de Slaves, de Scandinaves, de Juifs, d'Italiens, d'Irlandais catholiques, d'Asiatiques, etc. Sont aussi évoqués les conditions de la traversée, les difficultés d'intégration des arrivants et le monde d'Ellis Island, cette porte d'entrée des États-Unis où, en une seule journée de 1907, accostent quinze paquebots chargés de 22 000 passagers chacun.

Les débats qui surgissent, à partir de la fin du XIXe siècle, autour de l'idée de freiner certains courants migratoires sont aussi exposés. Tout comme les lois qui tentent, à compter des années 1920, de réguler

l'afflux migratoire et d'en contrôler la composition ethnique. La notion de «melting pot», apparue au début du XXe siècle, et celle plus récente du «salad bowl» y sont aussi abordées.

L'auteur, on le sent, maîtrise bien la question de l'émigration. Elle mentionne chacun de ses aspects, même les plus délicats. Ainsi, elle signale dès les premières pages que l'immigration en Amérique se trouve à l'origine de la «conquête» et de la «soumission» des Amérindiens par «deux fléaux redoutables: l'arme à feu et la maladie». Elle élabore à peine car son ouvrage, menu, étant bien illustré, il reste peu d'espace pour le texte. Chacun des thèmes est donc abordé très brièvement. Les légendes des illustrations fournissent souvent des détails supplémentaires. Malgré tout, *Et ils peuplèrent l'Amérique* n'est pas un «livre à texte» qui analyse à fond le phénomène qu'il étudie.

Certes, j'aurais aimé parfois une analyse plus dense. Malgré cela, ce «livre d'images» m'a séduite. Peut-être, justement, parce que l'auteur ne nous y expose pas en détails sa réflexion. Elle nous propose de forger la nôtre à partir surtout d'un éventail d'illustrations. Si vous avez le goût non pas de déchiffrer un exposé sur l'immigration, mais de faire plutôt une visite guidée au pays des immigrants, vous aimerez sans doute *Et ils peuplèrent l'Amérique*. ■

Marie-Paule Malouin

UNE ÉGLISE EN HABIT DE COMBAT

Marc Girard,

La mission de l'Église au tournant de l'an 2000. Un chemin de discernement basé sur la Parole de Dieu,
Montréal, Médiaspaul, 1998; 312 p.
Préface de Pierre Morissette, président
de l'Assemblée des évêques du Québec

Fruit d'une retraite offerte aux évêques, en janvier 1997, cet ouvrage propose de redécouvrir la Parole de Dieu comme source et souffle assez puissant pour nous guider aujourd'hui vers une nouvelle manière de faire Église. L'auteur-prédicateur, professeur d'Écriture sainte à la faculté de théologie de l'Université du Québec à Chicoutimi et nouveau membre de la Commission biblique pontificale, auteur de plusieurs études bibliques, relève avec brio ce défi.

À la jonction du discernement spirituel et de la réflexion pastorale, ce livre étonne par l'ampleur des connaissances bibliques mises au service d'une lecture de l'actualité. Il donne la parole au disciple Cléopas, en route vers Emmaüs, habillé en journaliste observateur astucieux d'une Église en mal d'espérance et en quête de voies d'avenir. Il aborde successivement diverses facettes de la mission à réinventer: la géographie, l'économie, la psychologie, la sociologie de la mission, pour dégager les valeurs qui fondent une spiritualité et les stratégies de l'action pastorale. Ces six chapitres sont encadrés par une introduction et une conclusion sur le discernement à vivre en Église à la lumière de la Parole de Dieu.

Il est question ici d'une «Église en habit de combat». Ses modèles portent le nom des grands prophètes Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, Amos et Jean le Baptiste; ils s'appellent aussi Ruth, la tenace, Élisabeth, la stérile devenue féconde, puis Jonas, le complexé. Quant à son Dieu, il ressemble au «Dieu très bas» de Christian Bobin: «À une société de conflits et de rapports de force, l'Évangile du lavement des pieds oppose l'idéal d'une Église où tout le monde est sur un pied d'égalité, où tout le monde choisit librement d'être esclave, où tout le monde se fait laveur de pieds. Cela va infiniment plus loin que le prétendu idéal d'une Église démocratique. Non plus tous au pouvoir, mais... tous en libre servitude... une sorte d'Église-Sagouine» (p. 214). Et l'auteur évoque trois thèmes spirituels qu'il

se plaît à aborder: «l'incroyable beauté de ce qui n'a pas d'apparence, l'efficacité insoupçonnable de la solidarité et la capacité de ressouder», traits qu'il retrouve chez les pauvres, ces faibles que Dieu a choisis, selon Paul (1 Corinthiens 1,26-29).

Pour le plus grand plaisir de son public lecteur, Marc Girard joint à une pédagogie rigoureuse, mise au service d'interprétations percutantes et rafraîchissantes des textes bibliques, l'art de créer et de manier les images. Et elles sont légion! Le chapitre sur la psychologie de la mission illustre à merveille cet heureux mélange (p. 101-132). Dans un premier temps, le regard sombre de Cléopas débusque chez les agents de pastorale le «complexe du lièvre» et le «complexe de l'animal vaincu», aux prises avec des peurs paralysantes, puis le «complexe du dinosaure» qui prend beaucoup de place pour disparaître aussitôt, sans parler du «complexe du castor», ce rongeur infatigable et entêté qui cherche «à endiguer les courants toujours au même endroit», et du «complexe du siffleur» ou de la marmotte qui se résigne aux refuges spiritualistes. Dans un second temps, celui d'un «lent réchauffement par la Parole», le bibliste nous éveille à la fabuleuse expérience de Jonas: l'envoi en mission, l'épreuve subie dans les trois matrices que sont le bateau, la mer et l'immense poisson, la reprise de la mission et la méprise sur la mission. Puis vient le «discernement à effectuer sur l'adaptation au temps présent», proposé à l'aide de la terminologie de l'automobile: attention au «réflexe du pied sur le frein», «du pied au plancher», gare au «réflexe du foudre de Jupiter» chez les agressifs, ou au «réflexe du préservatif», repli des passifs. Le chapitre est complété par une réflexion inspirée de la psychanalyse freudienne, qui invite au «discernement à effectuer sur la relation personnelle à l'Église», et notamment à «inscrire un très léger bémol sur la spiritualité du prêtre et de l'Évêque... (qui) décrit le prêtre comme marié à l'Église ou comme époux».

En finale, Marc Girard alias Cléopas propose d'apprendre l'art de dédramatiser toute situation – ou s'approprier au concept d'une Église-monde à l'état de fœtus» (p. 227). Citant Paul aux Romains, il la voit qui gémit, en travail d'enfantement avec toute la création, et nous avec elle. Ce qui provoque parfois des nausées, mais donne aussi l'espérance d'une vie tournée vers l'avenir (p. 227-228). Le message est clair: au lieu de se fatiguer à ruminer les pertes

subies, disons-nous que la véritable Église n'est pas encore née. «Cela devient moins énervant, alors, de porter l'Église».

Sportifs, musiciens, écolos, scientifiques et gens du commun, tous trouveront dans ce livre une démarche tonifiante présentée dans une langue agile et moderne. L'ouvrage a la facture d'un manuel, dont la présentation graphique facilite le repérage des idées principales et secondaires de l'exposé mais dérange parfois la lecture méditative. Chacun des chapitres se termine par des questions favorisant l'intériorisation puis l'échange. On peut y voir une sorte de guide du maître, qui ne donne pourtant pas de réponses toutes faites. Un livre qui affirme cette conviction chère à l'auteur: beaucoup mieux que les réorganisations et restructurations, «la lecture communautaire de la Bible peut devenir une véritable clef du renouvellement de notre vie en Église» (p. 252), comme le suggère le sous-titre.

Impossible de parcourir cet ouvrage sans constater que son auteur possède une énorme parenté avec cet autre Saguenéen, Julien Harvey, bibliste et spécialiste des langues anciennes lui aussi, devenu journaliste et pasteur, écrivain prolifique et conteur à l'imagination si fertile. De quoi rêver que nous ressemblions de plus en plus à ces esprits audacieux et pleins de talent, ces géants à la foi robuste et au cœur tendre dont notre Église a tellement besoin pour ce temps de mission. ■

Gisèle Turcot

QUAND LA CHARITÉ SE FAIT ACTION SOCIALE

Marie-Paule Malouin,

Entre le rêve et la réalité: Marie Gérin-Lajoie et l'histoire du Bon-Conseil,
Montréal, Bellarmin, 1998; 310 p.

C'est dans l'action sociale qui, au tournant du siècle, a inspiré Marie Lacoste et la fédération des associations féminines canadiennes-françaises, qu'on trouve la racine de l'oeuvre des Soeurs du Bon-Conseil dont Marie Gérin-Lajoie, fille

de Marie Lacoste, fut la fondatrice. Puisant aux meilleures sources et s'inspirant de traditions bien établies, religieuses et auteure ont décidé de présenter la vie et le travail de la communauté à partir de trois milieux: St-Jérôme, Ste-Brigide et le Centre social d'aide aux immigrants. De cette recherche est issu un ouvrage écrit d'une main alerte, où foisonnent récits et dialogues savoureux qui mettent en relief personnages et événements. La vie et l'engagement des Soeurs y sont présentés sans apprêts et de manière plaisante.

Le livre débute *ex abrupto* avec l'achat de la résidence des infirmières de l'Hôpital général. À sa manière toute personnelle, le cardinal Léger avait, en effet, signé à l'intention des Soeurs l'option d'achat de l'institution pour en confier la charge – religieuse et financière – aux Soeurs.

Selon l'auteure, Marie Gérin-Lajoie avait sur les problèmes de la pauvreté des vues plus larges que celles de son évêque. Dans une société industrielle déséquilibrée, la charité traditionnelle ne suffisait plus à endiguer le flot de la misère devenue quasi générale. Secourir les démunis devient alors une question de justice. Quant à la charité, elle subsistera, mais devra prendre un chemin analogue et se muer en action sociale. Ces idées paraissaient avancées pour l'époque. Elles émanaient d'une jeune femme familière avec la pensée de son oncle, le sociologue Léon Gérin, et formée à l'observation personnelle des faits sociaux. Bien loin d'être une contrefaçon de la charité, comme le croyaient alors des bien-pensants, qui n'y voyaient que des relents de protestantisme, elles s'étendaient à l'ensemble de la collectivité et postulaient, en plus d'une initiation à l'enseignement social de l'Église, une formation en économie politique et en méthodes d'action sociale.

Il fallut, au dire de l'historienne, bien

des démarches et des luttes épuisantes pour mener à bien ce projet et le faire accepter par les plus hautes autorités ecclésiastiques. Il n'existait pas, à l'époque, de formes de vie religieuse susceptibles de l'incarner, et on voyait mal des femmes – des religieuses par surcroît! – s'occuper d'oeuvres sociales, alors que l'espace était occupé presque entièrement par des oeuvres morales et spirituelles à dominante masculine.

Les cercles d'étude deviendront pour cette femme tenace le moyen de faire avancer son projet. On trouve ici l'indice clair d'une «politique de l'intelligence» qui caractérise cette communauté nouveau genre. Intelligence déliée par une formation permanente de type scientifique; intelligence pratique à base d'adaptation constante aux changements qui ne cesseront de caractériser l'évolution du milieu socio-religieux dans lequel elle baigne. Les jeunes filles et les femmes s'initieront donc aux sciences sociales. Même si, à plusieurs reprises, leur option en faveur d'un enseignement post-scolaire se voit entravée, les Soeurs tiendront à conserver cet instrument de formation qu'est le cercle d'études, apte à rejoindre autant les chefs de file que les gens d'oeuvres et les organismes d'assistance.

L'un des grands mérites de ces femmes intrépides est aussi, au dire de l'auteure, d'avoir su allier, au coeur de l'engagement consacré, la vie intérieure et l'action sociale. La prière occupe chez elles une large place. En plus de s'appliquer à des oeuvres d'éducation religieuse et sociale et d'établir des services qui les mettent en relation avec les personnes, elles désirent concourir à la création et au développement des oeuvres laïques d'action sociale. Tel est le mandat défini par l'Institut de la communauté. Ce mandat sera pour un temps freiné par le fait que la population et les

bailleurs de fonds ne comprennent pas l'utilité du service social. On s'en méfie même comme d'un mouvement foncièrement hostile à la religion. Ajoutons à ce service d'ordre public un éventail d'oeuvres privées, dites «de bienfaisance», qui dessine l'un des nombreux visages de l'Institut.

Au reste, le Bon Conseil déplore – et l'auteure le souligne – l'absence de l'économie domestique et des techniques ménagères dans la formation universitaire en service social. Quant aux sciences familiales, elles ne cherchent en rien, au temps de Marie Gérin-Lajoie, à promouvoir l'engagement social des femmes. À mesure que le service social revêt une orientation professionnelle, le «travail total du social» basé sur une approche trop exclusivement individuelle, s'en trouvera pour un temps altéré et nuira à l'Institut. Naîtra bientôt cependant «l'animation sociale qui offrira des cours de culture populaire et relancera les Soeurs sur de nouvelles voies».

Il est heureux que le cheminement accidenté de la communauté du Bon-Conseil ait fait l'objet d'une étude menée par une historienne de métier comme Marie-Paule Malouin. Les faits et gestes rapportés y sont situés dans le contexte socioreligieux, des années 20 en rapide évolution jusqu'à nos jours. Bousculées par les événements, mal comprises ou carrément écartées de plusieurs champs de travail au cours de leur histoire, les religieuses orientent constamment leur action selon trois axes majeurs: la lutte contre l'appauvrissement, le combat contre l'isolement des marginaux et l'éducation du sens social. Ce dernier trait est d'emblée le plus important: éducatrices, les Soeurs du Bon-Conseil le furent dans toute la force du terme, et cet ouvrage le montre bien. Aux yeux de beaucoup, ce sera leur plus grand mérite. ■

Jean-Marc Dufort

à signaler

□ «Des gens très fâchés», c'est l'une des quatre rubriques choisies par Julien Harvey pour son analyse sur **la presse ethnique et le référendum** dans le numéro 16 (hiver 1996) de *Vivre ensemble*, bulletin de liaison en pastorale interculturelle publié par le secteur des Communautés culturelles du Centre justice et foi. □ Dans **l'aventure des paroisses** (*Vivre ensemble*, numéro 12), il écrivait: «L'Église assume la diversité sociale et culturelle des humains. La paroisse doit donc prendre en charge les différences, sachant qu'elle est enco-

re dans l'histoire, en marche vers la réconciliation du Royaume». □ «La crise d'identité des adolescents immigrants est beaucoup plus faible au Québec qu'ailleurs», observe Julien, à l'été 1996 (numéro 18 du bulletin), quand il compare la situation des **jeunes immigrants en Europe et ici**. Pourquoi? Parce qu'ils rencontrent ici une culture souple, modelée par deux siècles de convivance biculturelle. «Il y a là, conclut-il, une valeur importante, que tous les jeunes de tous les groupes ont intérêt à considérer.»

Le FONDS



Campagne de financement au
bénéfice du Centre justice et foi
Objectif: 1,000,000 \$

Julien Harvey

«Jésus n'est pas un rêveur. Le sermon sur la montagne est un projet politique solide qu'il vaut la peine de faire réussir aujourd'hui.»

Julien Harvey

Le Centre justice et foi est un centre jésuite d'analyse sociale. Créé en 1983, le CJF est l'héritier d'une longue tradition, commencée avec l'École sociale populaire, en 1911, puis l'Institut social populaire, en 1950. Le Centre est un lieu de rencontre, un laboratoire de recherche et un lieu de transformation de la réalité sociale.

L'ÉQUIPE DU CJF

Trois équipes y travaillent en étroite collaboration.

- **Relations**, revue mensuelle d'analyse sociale, politique et religieuse, est engagée dans la promotion d'un projet de société, depuis plus de 50 ans.
- **Le Secteur des communautés culturelles** porte son attention sur le défi de l'accueil et de l'intégration des réfugiés et des immigrants et sur la convivance entre Québécois de toutes origines. Il publie

un bulletin de liaison de pastorale interculturelle, *Vivre ensemble*.

- **Le Secteur des programmes** propose des activités publiques comme les Soirées Relations, des journées d'étude et des sessions sur différents thèmes.

LE FONDS JULIEN HARVEY

Ce nouvel organisme sans but lucratif veut amasser un capital dont les intérêts serviront spécifiquement à soutenir le CJF dans la réalisation de sa mission. Supporté généreusement, depuis sa création, par la Compagnie de Jésus, le Centre éprouve le besoin de faire aujourd'hui appel à d'autres sources de financement. Un don au Fonds Julien Harvey exprime votre solidarité avec la mission du Centre justice et foi. Merci pour votre générosité!

Formulaire d'adhésion

Découper ou recopier l'essentiel de ce coupon

Oui, je veux contribuer au Fonds Julien Harvey
pour soutenir l'oeuvre du Centre justice et foi

☐ ami-e (moins de 25\$); ☐ compagnon/compagne (25 à 500\$); ☐ associé-e (500\$ et plus)

Nom: Adresse:

Ville: Code postal: Tél.:

Montant souscrit: \$ Reçu pour impôt (10\$ et plus): ☐ oui ☐ non

No enreg.: 0058214-20

Veuillez libeller votre chèque à l'ordre de: **Centre justice et foi, Fonds Julien Harvey**
25, rue Jarry ouest, Montréal H2P 1S6

R9810

relations

octobre 1998 3,95\$ no 644

SOMMAIRE

face à l'actualité 227

De l'importance d'une opposition forte (Guy Dufresne) – Quel avenir pour les communautés religieuses? (Gisèle Turcot) – Le marché aux esclaves (Gérard Laverdure) – Colombie: la violence qui se raffine (Normand Breault)

dossier 231

Julien Harvey, s.j.: homme de foi, homme du pays

Carolyn Sharp	Que dirait Julien?	232
Guy Paiement	L'homme des Béatitudes	233
Joseph Giguère	Maître-penseur de notre identité nationale	235
Élisabeth Garant	Prophète du «vivre ensemble»	238
Francine Tardif	La liberté de servir	239
André Beauchamp	Celui qui aimait la vie	241
René Boudreault	Construire le dialogue	244
Gregory Baum	La grâce de l'amitié	245
Fernand Jutras	À l'image de Julien	247

en bref 251

ce que disait Julien 249

Julien Harvey L'homme d'ici et le salut offert (*Relations*, mai 1968) 249

lectures 252

Page couverture: Fernand Jutras. Photos de la couverture et de la page 231: Paul Hamel.

NOTRE PROCHAINE SOIRÉE RELATIONS

Solidarité internationale et libre-échange

Pour renseignements, écrire ou téléphoner à
Normand Breault ou Pauline Roy: 387-2541.

Surveiller l'annonce qui paraît dans *Le Devoir*,
le jour même de la rencontre.

Le lundi 19 octobre 1998, de 19h30 à 22h00, à la Maison Bellarmin
25, rue Jarry ouest (métro Jarry). Contribution volontaire : 5,00\$